QUARTIER L!BRE

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Vol. 18 • numéro 7
24 novembre 2010
www.quartierlibre.ca

POLITIQUEMENT INCORRECT

Campus
Santerre sans terre

Société-Monde
La porno féministe pour les nuls

Culture
Humoristes impurs

Quartier Libre parodié !

Sont-ce les effluves d'alcool de la veille qui font encore effet ? Avez-vous bien vu un *Quartier IVRE* dans les bacs ? Bien joué Sherlock : l'équipe du *Polyscope*, a pastiché votre *Quartier Libre* !

Après avoir parodié moult journaux connus comme *L'actualité* (L'Absurdité), *Science & Vie* (Science & Vice) ou *Courrier International* (Pourriel International), les étudiants de Polytechnique s'en sont pris à votre journal étudiant. Aucunement humiliés, nous sommes au contraire très fiers d'avoir été pris pour modèle !

Une mention spéciale à la chef de pupitre Laura Beauchamp-Gauvin qui a imité à la quasi perfection notre signature graphique, à la grande surprise de notre vénéré graphiste Alexandre Vanasse (alias « le Padre »).

COURRIER DU CŒUR

NOUVEAUTÉ : *Quartier Libre* panse les cœurs brisés. Amoureux déchus, faites parvenir vos peines existentielles à Gina Caretta.

Pour plus d'informations, voir en page 18.

Encore plus d'articles en ligne !

Découvrez quartierlibre.ca

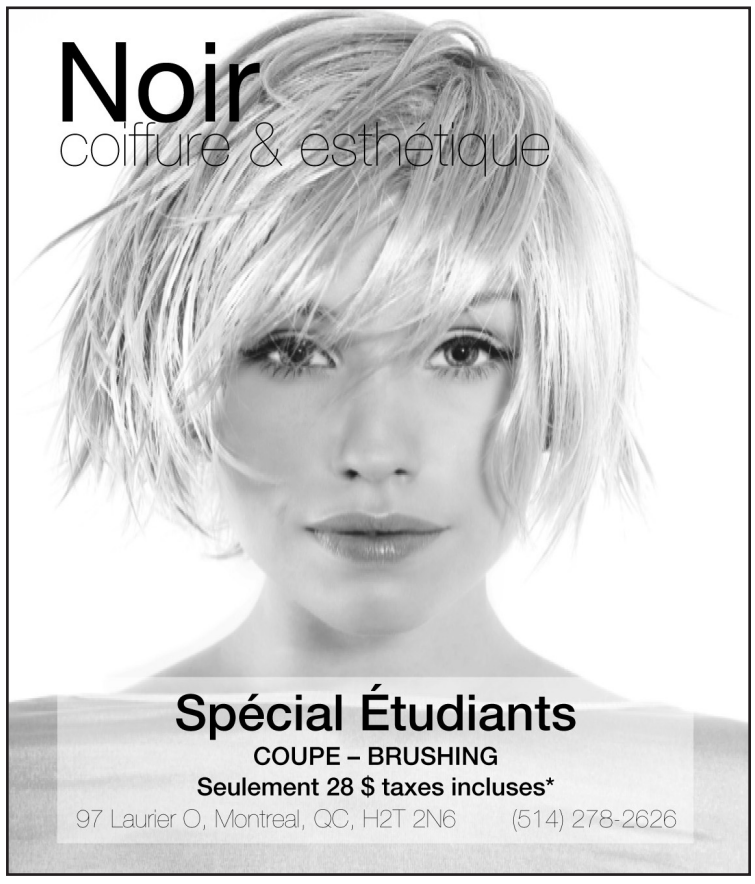
Université d'Ottawa | Études supérieures

Découvrez la **diversité** des programmes offerts par la **Faculté des arts**

- Arts visuels
- Communication
- Communication gouvernementale
- Communication organisationnelle
- *English*
- Espagnol
- Études anciennes
- Études canadiennes
- Études médiévales et de la Renaissance
- Études orchestrales
- Géographie
- Histoire
- Interprétation de conférence
- Lettres françaises
- Linguistique
- Musique
- Philosophie
- Recherche sur la pédagogie du piano
- Sciences de l'information
- Sciences des religions
- Théâtre
- Traductologie

Pour en savoir plus sur nos programmes d'études supérieures, consultez le **www.arts.uOttawa.ca**

uOttawa
Faculté des arts
Faculty of Arts



ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de formation Barman (aid) et serveur
Rabais étudiant • Référence emplois
514-849-2828
Inscription en ligne • www.bartend.ca

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Leslie Doumerc
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS :
Charles Lecavalier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ/MONDE
Patrick Bellerose
societemonde@quartierlibre.ca

CULTURE
Christine Berger
culture@quartierlibre.ca

ILLUSTRATION DE LA UNE
Francis Koch

ILLUSTRATEURS
Alexandre Paul Samak

JOURNALISTES
Charlotte Biron
Mehdi Dallali
Éric Deguire
Catherine Deschamps Montpetit
Justin D. Freeman
Daniel Duchêne
Jean-Simon Fabien
Aude Garachon
Mathieu Gohier
Stéphanie Hamel
Tiffany Hamelin
Victor Klein
Gabriel Laurier
Ariane Lelarge-Émiroglou
Andréanne Milette
Édith Paré-Roy
Alvaro Salvagno
Alexandre Paul Samak
Philippe Teisceira-Lessard
Christine Vallée-Vachon

CORRECTEURS
Laurence Boissonneault
Nicolas Coutlée
Arthur Lacomme

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
8 décembre 2010

PROCHAINE TOMBÉE
30 novembre 2010

ÉDITO

Un bébé mort dans dix poubelles

Il y a des détails que l'on n'oublie pas.

Le mouchoir de fantaisie assorti au veston en impeccable ton sur ton. C'est cette image que je garde de Marc Laurendeau, mon ancien professeur d'analyse de l'actualité à l'UdeM. Alors qu'il discourait pertinemment sur les élections américaines, les déboires de l'Union européenne ou la montée de la Chine, j'essayais de percer le mystère de cet homme si élégant. Les murmures de couloirs à la pause de son cours m'avaient appris que ce journaliste à la moustache gracieuse avait été dans le passé une des têtes pensantes des Cyniques, le groupe d'humoristes le plus irrévérencieux de la Révolution tranquille.

Québec, 1961. Alors que la province semble s'enliser dans le conservatisme clérico-politique, une petite bande d'intrépides s'active sur le campus de l'Université de Montréal. À la tête de l'association de la Faculté de droit, Bernard Landry plaide pour réquisitionner l'argent des distributrices de boissons. Il utilisera le gain pour subventionner des projets novateurs de ses camarades étudiants, comme le journal *Quartier Latin* (l'ancêtre de *Quartier Libre* !), les courts-métrages du jeune Denys Arcand et les spectacles d'un quatuor d'humoristes cinglants, les Cyniques. La force de ces derniers : leur audace.

Contrastant avec l'humour « rose », trop complaisant de l'époque, Marc Laurendeau, Marcel Saint-Germain, André Dubois et Serge Grenier jettent les tabous par terre. Politiciens, prêtres, juges, Canadiens-Anglais, Autochtones, ils n'épargnent personne. Mon distingué professeur a même été le premier à prononcer des sacres sur scène (*« C'est un câlisse de bon vin, comme il est bon de pouvoir ainsi boire ! »)*. En se travestissant, en mimant, en chantant, ils riaient de cette société québécoise qui peinait à se moderniser. *« Dès que nous commençons à rire de nous, c'est que nous devenons matures »*, dira l'un d'eux dans une rétrospective récente sur les Cyniques, réalisée par Mathieu Beauchamp et diffusée à la radio de Radio-Canada. Après dix années à réinventer des spectacles avec des punchs hilarants toutes les sept secondes, les Cyniques se séparent en 1972, laissant la place à une nouvelle génération d'humoristes. Ils ont pavé la voie.

Québec, 2010. S'est-on assagi ? S'est-on aseptisé ? Pourrait-on dire publiquement une histoire drôle sur les gros sans se mériter les foudres de l'association des obèses ? Ou une boutade sur les Juifs sans être traité de nazi ? Je suis un peu jalouse de l'audace d'antan et de cette émulation qui régnait sur le campus pendant les années 1960.

Cette semaine, *Quartier Libre* plonge dans l'univers du politiquement incorrect. Un de nos journalistes s'est demandé si l'humour québécois était devenu ennuyeux, pour ne pas dire « plate » (p. 14). Le chroniqueur du journal *Métro*, Benoit Lefebvre, explique comment il traite avec humour les sujets délicats, avec tout le courrier des lecteurs qui s'en suit (p. 15). Dans son nouveau *one man show*, Uncle Fofi rêve de faire chanter Mao Zedong avec Sarkozy et Obama avec Staline (p. 19). Enfin, une de nos pigistes a franchi le seuil d'une des rares antres de l'humour non censuré à Montréal, pour tester l'humour gras des lundis GHB (Gore Hard Brutal) à l'Hémisphère Gauche (p. 19).

Et si après la lecture du numéro, votre pudeur est restée intacte, faites comme notre chef de pupitre Campus, et demandez-vous ce qui est pire que dix bébés morts dans une poubelle.

LESLIE DOUMERC

À PROPOS DE LA UNE

Les peintures de Francis Koch sont une invitation au départ, une réflexion sur la valeur intrinsèque au déplacement dans un contexte de dématérialisation et d'hyper sédentarisation. Elles mettent en scène, à la manière de carnets de voyages, tout un réseau de paysages, de portraits et de natures mortes échantillonnés lors de déplacements.
Que pense l'artiste du politiquement incorrect ?
« Dans mon travail, j'aborde, par ricochet, le thème de l'aseptisation croissante de la sphère sociétale. Mes conclusions sur le sujet me portent à croire qu'un peu de politique incorrecte bien dosée serait parfois rafraichissante. »

Francis Koch expose ses oeuvres à Montréal jusqu'au 15 janvier à la galerie Dentaire, 1239, rue Amherst.

SOMMAIRE

CAMPUS • Alfred Pellan près de chez vous p. 4 • Le déficit de l'Université Laval explose p. 4 • L'UdeM aurait surfacturé les étudiants p. 4 • Entente entre le Brésil et l'UdeM p. 4 • Une bibliothèque de rêve p. 5 • Le covoiturage udemien démystifié p. 5 • Le souffleur de verre de l'UdeM est en feu p. 7 • Santerre n'est plus l'entraîneur des Carabins p. 8 • Au moins, on gagne au tennis p. 8 • L'UdeM à Laval p. 9 • **SOCIÉTÉ-MONDE** • L'actualité des RIDM p. 12 et 13 • Les anglophones ont-ils plus de *fun* ? p. 14 • Rencontre avec Benoit Lefebvre, humoriste sans tabous p. 15 • Quand porno et féminisme font bon ménage p. 16 • Réflexions devant une allée de brosses à dents p. 16 • Portrait d'un passionné de la nature… à Montréal p. 17 • **CULTURE** • Courrier de l'amour p. 18 • Blagues cochonnes p. 19 • Couscous à la mode p. 19 • Tiens, un T-Shit p. 20 • Le tour de passe-passe du Cinéma du Parc p. 20 • Pour en finir avec le bowling p. 21 • Votre forfait tout inclus p. 21 • Ma coop, mon compost p. 22 • Fourre ta citrouille p. 22 • Gainsbourg au Centre Bell p. 23 • Gagnez du FUN p. 23 • Votre sudoku et vous p. 23

PAGE 9

PAGE 12

PAGE 19

• Peinture à l'UdeM •

Pellan s'expose

Alfred Pellan (1906-1988) s'exhibe à l'UdeM pour une courte exposition qui permet de découvrir ou redécouvrir un peintre qui a su ramener la modernité dans ses bagages.

Ce qui frappe quand on ne connait pas Pellan, c'est cette impression de déjà-vu. Cela pourrait sembler péjoratif, mais en fait, cette perception donne à son œuvre un côté rassurant. Pellan, c'est une revisite, un cours magistral sur l'évolution de l'art moderne.

Pellan quitte le Québec en 1926 quand il reçoit une bourse qui lui permet de s'inscrire à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Ce voyage en Europe est extrêmement formateur pour le jeune étudiant puisqu'il côtoie les plus grands artistes de l'époque. Après un premier retour en demi-teinte, il revient définitivement au pays lors de la Seconde Guerre mondiale, nouant cette fois-ci avec le succès.

L'exposition présentée à l'UdeM est malheureusement très (trop ?) sélective. Elle permet, certes, d'embrasser l'évolution stylistique du maître. De ses premières toiles très impressionnistes, son coup de pinceau traverse le temps en arrivant à l'abstrait et au surréalisme, mais on aimerait en savoir plus. Seulement six toiles pour raconter l'histoire, quelques dessins préparatoires et des masques pour une pièce de Shakespeare. La vraie déception arrive finalement quand on voit que son mini-bestiaire, petites statuettes de chimères, est réduit à quatre pièces.

Cette exposition a pour but de saisir le spectateur comme un steak, sur le vif, histoire de l'intéresser. Elle devrait être complétée d'une volonté personnelle d'en savoir plus, d'aller chercher ce qu'il manquait. Ne vous attardez pas à le découvrir, car votre souvenir de cette exposition disparaîtra rapidement et vous passerez à côté de l'un des plus grands artistes québécois.

ALEXANDRE PAUL SAMAK

L'exposition Pellan est visible au Centre d'exposition de l'Université de Montréal situé dans le Pavillon de la Faculté de l'aménagement tous les mardis, mercredis, jeudis et dimanches jusqu'au 12 décembre. Les œuvres de Pellan sont aussi exposées en permanence au Musée des beaux-arts de Montréal

• Surfacturation •

150 000 $ en trop

Cinq dollars, c'est le montant qu'il vous manque pour une pinte à la Brunante. Si vous étudiez à l'UdeM depuis 2008, c'est possiblement la somme que l'honorable institution vous aura exigée en trop sur vos factures semestrielles successives. C'est la FAÉCUM, grande défenderesse des intérêts étudiants, qui a fait cette découverte : un magot de plus de 150 000 $ somnole dans les coffres scintillants de l'UdeM.

Ce montant, qui représente à ce jour 151 910,47 $, est le fruit d'une facturation illégitime que l'UdeM impose à ses étudiants depuis l'été 2008. Une erreur dans le calcul des frais institutionnels obligatoires (FIO) a entraîné des perceptions non déclarées pendant six sessions universitaires.

Les étudiants qui sont à l'UdeM depuis la session d'hiver 2008 ont payé de 0,50 $ à 5,10 $ en trop. « *Individuellement, ce sont des petits montants, par contre ça fait une très grosse facture à l'ensemble du campus. C'est de l'argent qui a été illégalement prélevé aux étudiants* », déclare Mathieu Lepitre, coordonnateur aux affaires universitaires de la FAÉCUM.

Erreur (bis)

La faute réside dans l'omission de l'UdeM de déclarer une augmentation des frais de droits d'auteurs. Au fil du temps, l'erreur a fait boule de neige sans jamais apparaître sous la loupe du ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport (MELS), qui a la responsabilité de surveiller la facturation des universités. La découverte de la FAÉCUM a entraîné dans l'ensemble du réseau universitaire québécois des révisions à la baisse du calcul des FIO.

La FAÉCUM et l'Association générale des étudiants et des étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP) devront maintenant s'entendre avec l'UdeM sur la façon dont sera remboursé l'excédent budgétaire. Bien que l'UdeM et le MELS aient approuvé les corrections apportées au calcul de FIO, il est à noter qu'en cas de mésentente, le règlement stipule que « *les sommes retenues seront transférées dans des programmes d'aide directe aux étudiants donnant priorité aux étudiants de l'établissement en cause* », sans toutefois garantir que la totalité du montant leur sera rendue.

Les FIO sont « *l'ensemble des frais obligatoires imposés par les universités à leurs étudiants, à l'exclusion des droits de scolarité* ». Depuis avril 2008, ils sont encadrés par une règle budgétaire provinciale qui vise, entre autres, à empêcher l'augmentation subite des factures des étudiants. L'un de ses mécanismes de régulation est l'imposition de hausses maximales des FIO permises par étudiant chaque année.

GABRIEL LAURIER

• Université Laval •

La comptabilité fait exploser le déficit

Dur réveil à Québec : le déficit accumulé de l'Université Laval (UL) a plus que triplé du jour au lendemain. Pourtant, les étudiants de l'UL n'ont pas de nouveau mégapavillon. Il n'y a pas eu d'embauche massive de professeurs et aucune amélioration notable quant au matériel informatique mis à leur disposition.

Si la dette de l'UL est passée de 90 à plus de 306 M$ de façon si soudaine, c'est simplement parce que les normes utilisées par ses comptables ont changé.

En passant de ses propres méthodes à celles des « principes comptables généralement reconnus » du ministère de l'Éducation du Québec, sous la pression du Bureau du vérificateur général, l'Université Laval a vu son défit accumulé gagner 240 %.

« *Cette nouvelle façon de faire demande d'inscrire aux états financiers divers engagements futurs dont ceux découlant de la retraite, et cela, sans tenir compte des revenus futurs de l'institution* », critique Éric Bauce, vice-recteur exécutif et au développement de l'UL.

L'administration universitaire se fait pourtant rassurante et jure que ce changement n'aura aucun impact sur le budget universitaire, qui s'écrit chaque année à l'encre noire depuis 2003. Pour M. Bauce, ce changement est même qualifié d'« *artificiel* ».

L'UdeM dans l'eau chaude

À titre de comparaison, la dette de l'UdeM, calculée avec la méthode révolue, s'élève à 139 M$. C'était la plus élevée de la province avant les changements comptables à l'UL.

L'Université Laval a tiré la paille la plus courte : c'est la première université québécoise à faire les changements comptables. Les autres institutions d'éducation postsecondaires devront elles aussi passer aux nouvelles normes du ministère. L'UL pourrait ne pas être la seule université en détresse.

PHILIPPE TEISCEIRA-LESSARD

• Québec-Brésil •

Soutien en santé mentale

Des universités québécoises et brésiliennes, dont l'UdeM et l'université Estadual de Campinas, ont signé une entente de recherche sur la santé mentale et la citoyenneté.

Le projet SMC (pour santé mentale et citoyenneté), d'une durée prévue de cinq ans, prévoit mettre en relation quelque 70 chercheurs, organismes, collaborateurs et universités du Canada et du Brésil.

Il s'inscrit à l'intérieur d'un partenariat plus vaste : l'Alliance internationale de recherche université-communauté (ARUCI). Les chercheurs membres de ce partenariat étudient les pratiques des communautés locales et des régions en ce qui concerne le développement de services de proximité.

Pourquoi avoir choisi le Brésil comme terrain de recherche en santé mentale ? « *Parce que le Brésil, comme le Canada, a donné priorité à la santé mentale dans l'espace politique* », affirme Lourdes Rodriguez, directrice de la section canadienne de l'ARUCI SMC et professeure en service social à l'UdeM.

Au Québec, là où se concentre la majorité des chercheurs impliqués dans le projet, la désinstitutionnalisation de la maladie mentale a commencé dans les années 1960 et a été ponctuée de plusieurs réformes. Au Brésil, « *la réforme psychiatrique a débuté dans les années 1970 sous l'influence d'un mouvement social de contestation et la désinstitutionnalisation s'est effectuée au cours des années 1980* », affirme Paula Brum, une étudiante au doctorat à l'UQAM qui s'envolera pour le Brésil en 2012.

Le partenariat Brésil-Québec comporte trois volets : recherche, formation et innovation sociale. Avec l'aide d'organismes locaux, les chercheurs souhaitent aider les patients atteints de troubles mentaux à se prendre en charge. Marie-Laurence Poirel, chercheuse à l'ARUCI, évoque notamment l'organisme de soutien Le Pavois, au Québec, qui « *aide les usagers à mieux vivre avec leurs voix intérieures* ».

CHRISTINE VALLÉE-VACHON

• Consulatation publique •

La bibliothèque idéale

En ligne depuis le 10 novembre dernier, un nouveau site Internet lancé par le service des bibliothèques de l'UdeM propose des pistes d'amélioration des services ainsi qu'une vaste consultation auprès de la population universitaire. L'objectif ? Remettre au goût du jour des bibliothèques qui doivent s'adapter à une clientèle plus exigeante.

PHOTO : SHIRONEKO EURO

Une bibliothèque idéale.

« *Les habitudes des usagers des bibliothèques ont changé et ces dernières doivent s'adapter à une clientèle différente* », affirme Richard Dumont, directeur général des bibliothèques. Pour le grand manitou des bibliothèques, le mot d'ordre est simple : la parole est à la communauté universitaire.

Les changements proposés par la direction concernent trois aspects : l'organisation physique des bibliothèques, les heures d'ouverture ainsi que l'enrichissement des collections. On propose de rendre les espaces de travail plus confortables : le mobilier serait remplacé, tout comme l'éclairage, pour qu'il soit plus naturel.

Et pourquoi pas un café à proximité de la bibliothèque, ou même à l'intérieur de celle-là ? Tommy Lavallée, bibliothécaire et concepteur du site web consultatif, voit d'un bon œil ce genre de changement dans l'aménagement des bibliothèques : « *Ce doit être des lieux propices au travail intellectuel. Les gens aiment boire un café et grignoter tout en étudiant. Présentement, on doit sortir de la bibliothèque pour le faire.* »

Tommy Lavallée est un apôtre du changement : « *Il faut arrêter de voir les bibliothèques comme des endroits austères. Il se pourrait qu'on réduise le nombre de copies de certains ouvrages ; ils resteraient tout aussi disponibles grâce à la numérisation.* »

Modification des heures d'ouverture

Pour améliorer l'accessibilité, la direction des bibliothèques envisage aussi de modifier ses heures d'ouverture. L'Université Concordia, avec sa bibliothèque ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre durant les fins de session, et le Massachusetts Institute of Technology, avec une bibliothèque ouverte en permanence, inspirent la direction.

Maude Larente, coordonnatrice aux affaires académiques de premier cycle de la FAÉCUM, se dit vraiment contente : « *Pour l'instant, on ne s'est pas encore penchés sur les propositions mises de l'avant. On préfère attendre la proposition finale. Mais une chose est certaine, on est vraiment contents qu'on consulte les étudiants à ce sujet.* »

Le projet consultatif devrait se terminer en janvier. Un plan définitif devrait être soumis à la haute direction de l'Université en 2011. « *C'est en prenant compte des commentaires et des suggestions que nous allons faire notre demande de fonds à la direction l'Université.* », affirme Richard Dumont.

Étudiants de toutes les facultés : exprimez-vous !

MATHIEU GOHIER

Site Internet de consultation des étudiants : www.bib.umontreal.ca/ideale

JEAN-SIMON
EXPERT-CONSEIL

Cessez de bouder le covoiturage !

Découragés des ralentissements de service dans le métro ? Trop fatigués pour conduire après une journée de cours ? Vous ne voulez pas faire installer vos pneus d'hiver ? Cette chronique est parfaite pour vous puisque votre expert-conseil vous présente le méconnu service de covoiturage de l'UdeM.

Ce service, le SCVUM, est LA solution à tous vos maux autoroutiers à la veille de l'hiver québécois. Le SCVUM est un OSBL (l'expert-conseil aime les sigles) qui, depuis 20 ans, propose une formule simple : jumeler un conducteur et un passager d'un même secteur afin qu'ils puissent se rendre gaiement sur le campus de l'Université centenaire.

Le concept

La beauté du service réside dans sa grande flexibilité : l'adhésion et le jumelage sont non seulement gratuits, mais les coûts de transport (pour la *ride* en bon français) sont à la discrétion des acteurs sociétaux utilisateurs du service.

L'idée derrière le SCVUM est d'une noblesse incontestable : aider les étudiants du 450 à rejoindre les hauts lieux du savoir 514ien en proposant un service de covoiturage palliatif à la déficience des réseaux de transport en commun des banlieues montréalaises. Le SCVUM cherchait, lors de sa création en 1990, à diminuer le parc automobile de la métropole.

L'envers de la médaille

Le SCVUM semble être l'idée du siècle (après la pile Duracell et le Polysporin) mais disons plutôt qu'elle l'était en 1990. L'an 1990, c'est la crise d'Oka, le lac Meech, et l'année où Céline Dion refuse son trophée d'interprète anglophone de l'année à l'ADISQ. Le réseau de transport en commun banlieusard était alors largement insuffisant aux besoins de la population riveraine. Aujourd'hui, avec le métro de Laval, le pont de la 25, les voies réservées et le Quartier DIX30 (mettons), les rives montréalaises semblent désormais être la cour arrière de la métropole.

En 20 ans, les insulaires se sont certes rapprochés (malgré eux) des riverains. Il n'en demeure pas moins que le service est aujourd'hui fortement sous-utilisé. Pourquoi ? La réponse demeure floue, mais disons que le site du service possède une interface dépassée. En fait, la page Internet du SCVUM, hébergée par le site toutmontréal.com, semble aussi désuète qu'un tube de Steph Carse[1].

L'expert-conseil n'oserait pas affirmer que l'impopularité du SCVUM est causée par une gestion déficiente de ses Internets, mais il se permet quand même de soulever l'interrogation. Comment se fait-il qu'un tel service ne compte que quelque quatre centaines de membres sur une population étudiante d'environ 50 000 têtes de pipe ?

L'éditorial

L'expert-conseil suggère toutefois aux étudiants trop vieux pour bénéficier du tarif réduit de la STM de considérer le SCVUM comme un service d'avenir. Ce faisant, ils ne seront pas des collabos proautomobiles (et friands d'un nouvel échangeur Turcot), tout en évitant le piège communiste de la journée sans ma voiture. Les gens se diront : « *Mais voilà un citoyen-étudiant responsable et désireux de fraterniser avec des collègues universitaires entre deux pubs de Chartrand Ford à CKAC.* » Bien joué, camarade !

La semaine prochaine, nous verrons pourquoi l'expert-conseil souhaite avoir une chronique à CISM.

Cette rubrique n'est pas une présentation d'Éric Duhaime qui pense peut-être que le covoiturage est une initiative maoïste.

JEAN-SIMON FABIEN

1. Achy Breaky Dance…

On ne peut juger d'un livre à sa couverture.

Soul 2011

Mais assez parlé de livres.

Vous souhaitez être diplômé avec distinction, pas avec des dettes. Obtenez une remise instantanément à l'achat de certains modèles, dont le Soul 2011, grâce au Programme de rabais de 500 $ pour diplômés de Kia†.

Retrouvez-nous sur facebook.com/kiacanada.

†Certaines conditions existent. Tous les détails chez votre concessionnaire Kia. Kia est une marque de commerce de Kia Motors Corporation.

KIA

• Souffleur de verre •

Le souffle enflammé

L'atelier scientifique de soufflage de verre de l'UdeM scintille. Cédric Ginart rit en confirmant qu'il brise certainement du verre, ce qui explique les giclées de fragments sur le sol et les surfaces de la pièce. Derrière les portes résistantes aux flammes du département de chimie du Pavillon Roger-Gaudry se cache le souffleur de verre de l'université.

ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

« *Pourquoi devient-on souffleur de verre ?* » Cédric Ginart lance spontanément : « *Parce qu'on aime jouer avec le feu !* » Un préalable en pyromanie ? « *Je pense que le mot que tu cherches, c'est plutôt pyrophile.* » Néologisme accordé.

« *En fait, j'ai commencé des études en biochimie en France*, résume M. Ginart. *On avait des cours obligatoires de soufflage de verre. J'ai bifurqué.* » Il a déménagé au Québec et travaille maintenant depuis 11 ans à l'UdeM comme souffleur de verre scientifique.

Son boulot à l'université consiste à créer tout ce qui n'est pas fait en série ou qui est trop précis et trop singulier comme pièce pour être fait par des machines. « *Les rampes à vide* [appareil servant à manipuler des échantillons de gaz sensibles à l'oxygène], *par exemple, sont intéressantes à faire.* » Il en sort des exemples, manipulant rapidement les pièces fragiles, complexes.

À voir les emboîtements de spirale, de tube, de verre joufflu, on se demande s'il y a des demandes insolites, des objets étranges, des projets secrets d'étudiants. Un alambic en pièces caché dans des casiers peut-être ? « *Non pas vraiment,* infirme M. Ginart. *Mais c'est très varié. Je ne fais pas de pièces simples, comme des éprouvettes.* »

Le verre sous toutes ses formes

« *Je travaille toujours sur des projets différents. Par exemple, tiens* [il prend un cœur en verre] *je fais ça pour des cardiologues.* » La pièce n'est pas finie. Au muscle cardiaque s'ajouteront les ramifications de l'artère tout en transparence.

Il se tourne un instant et revient avec un bout de papier. En montrant le minilabyrinthe aux mesures précises dessiné sur les 5 cm² de papier, Cédric Ginart explique qu'il devra reproduire exactement le schéma, à partir des longs et étroits tubes de verre empilés au fond de la pièce. « *C'est pour des chercheurs qui veulent y faire passer un cathéter* [en médecine, un cathéter est une sonde qui sert à fouiller un conduit naturel]. *C'est extrêmement précis comme travail.* »

« *Selon le type de verre, j'utilise une technique différente. Dans un contexte scientifique comme ici, je travaille avec des verres comme du pyrex ou du quartz avec un chalumeau. Ce qui n'est pas possible avec tous les types de matière.* » Le lance-flamme est justement posé sur la table de travail. Cédric Ginart met des lunettes mauves. « *Je n'en ai pas deux paires , mais essaie-les tu vas comprendre à quoi ça sert.* » Le jaune orange de la flamme qui masquait les contours du tube de verre disparait derrière les lentilles magiques. Il fait tourner le chalumeau pour choisir la force et la précision avec laquelle il chauffera sa pièce. On songe à un tuyau d'arrosage et au jet qu'on choisit pour arroser ses plantes. Cédric Ginart, un peu surpris par l'analogie, rigole : « *Je dirai ça la prochaine fois qu'on me demande de l'expliquer !* »

Souffler du verre

La flamme lèche le tube qui fond peu à peu. « *En ce moment, le verre a la même texture que le miel.* » Il arrache de petits bouts de substance fondue qui ressemblent effectivement à des bouchées de miel transparentes. Les molles bouchées refroidissent assez rapidement pour tinter au fond de la poubelle remplie de pièces brisées.

Cédric Ginart souffle dans le tube, la surface de verre chauffée enfle. Tout au long de l'opération, il ne cesse de faire tourner son objet de travail. « *Il faut aussi faire recuire le verre, parce que sinon, il y a un* stress *dans la matière.* » Ce qui explique la présence d'un énorme four au fond de la pièce. Finalement, il troue la boule qu'il a soufflée. Un son étrange, des vocalises de hibou dans la pièce. « *C'est l'effet du trou, de l'air et de la flamme. Ça fait ce bruit-là.* »

Cédric Ginart évite à tout prix la routine. « *J'aime varier. J'aime voyager pour mon travail. Je n'aime pas ce qui est répétitif* », insiste-t-il. « *J'ai participé à différentes expositions. J'ai collaboré avec le créateur Philippe Dubuc sur un défilé, pour l'année du verre.* »

Quelques clics sur sa page Web (cedricginart.com) permettent de voir des photos des vêtements brodés de verre. « *Il y a plein de projets. Je donne des cours et je veux actuellement réaliser un harmonica de verre.* » Et pendant que l'entrevue passe, le tube chauffé, soufflé, coupé, travaillé est devenu un verre.

CHARLOTTE BIRON

• Fiasco au service des sports de l'UdeM •

Changement d'entraîneur controversé

Le contrat de Marc Santerre, entraîneur-chef des Carabins depuis cinq ans, n'a pas été renouvelé. C'est Danny Maciocia qui le remplacera, après quatorze années passées dans la Ligue canadienne de football (LCF).

PHOTOS: DOMINIQUE BERNIER

Marc Santerre, l'ancien entraîneur des Carabins.

C'est avec assurance et excitation que Danny Maciocia a enfilé officiellement les couleurs des Carabins. *« C'est vraiment un grand honneur de pouvoir être l'entraîneur en chef de l'une des équipes de football universitaire les plus importantes du pays »*, assure Danny Maciocia. L'entraîneur de carrière a travaillé durant neuf ans pour les Eskimos d'Edmonton. Il a quitté l'organisation albertaine pour se réinstaller avec sa femme à Montréal, sa ville natale.

L'entraîneur-chef a beaucoup insisté sur l'importance du professionnalisme. Il a l'intention d'imprégner au maximum sa prochaine équipe de l'expérience professionnelle dont il a tiré profit durant les quatorze années qu'il a passées dans la LCF. *« Il y a toujours des changements, surtout lorsque l'un des entraîneurs est remplacé*, explique Danny Maciocia. *Mais ce que je veux avant tout, c'est que l'équipe entière partage la même vision des choses et c'est sur ce quoi on travaille actuellement. »*

La maladresse du service des sports

Le départ de Marc Santerre, annoncé mercredi 10 novembre, a été une grande surprise pour l'équipe ainsi que pour le principal intéressé. Après une défaite en demi-finale provinciale contre le Vert & Or de l'Université Sherbrooke, le service des sports de l'UdeM a annoncé aux joueurs par courriel que le contrat de cinq ans de Marc Santerre ne serait pas renouvelé.

L'étonnement des joueurs a été si grand que le service des sports a décidé de mettre en place une rencontre le 12 novembre afin d'expliquer clairement à l'équipe les raisons du congédiement de l'entraîneur, visiblement très apprécié. Cette rencontre a finalement été annulée, les dirigeants du service des sports ne justifiant pas ces faux-fuyants.

L'échange de courriels avec le service des sports a provoqué l'indignation chez les joueurs. *« C'est un énorme manque de tact de la part des dirigeants de nous avoir annoncé le départ de Marc par courriel »*, affirme Rotrand Sené, porteur de ballon étoile des Carabins.

Une opposition en bloc

En réaction à ce fiasco, les joueurs ont décidé d'organiser une conférence de presse le 12 novembre. C'est avec beaucoup d'émotion que les joueurs ont exprimé leur mécontentement et leur déception quant au licenciement de leur coach. *« Tu ne peux pas être un Carabin sans qu'il y ait du Marc Santerre là-dessous »*, soutient Franck Bruno, receveur. *« Beaucoup d'entre nous le considèrent comme un père »*, affirme Rotrand Sené. *« La plupart d'entre nous ont été directement recrutés par Marc*, explique Nicolas Guimond, secondeur. *On a tous fait le choix de venir à l'UdeM pour une idéologie, une façon de travailler qui est propre à Marc Santerre ; si on nous l'enlève, c'est comme si on perdait notre stabilité. »*

Marc Santerre était concerné par le bien-être de ses joueurs. Il a notamment lutté avec succès contre le décrochage scolaire et aidé les joueurs à concilier sport et études plus facilement.

Par ailleurs, des commentateurs sportifs soutiennent que certains problèmes de discipline sur le terrain pourraient être la cause du départ de M. Santerre. Lors du match à domicile contre les Gaiters de Bishop en octobre dernier, une mêlée générale avait eu lieu alors que les Bleus faisaient état d'une conduite antisportive selon les arbitres.

Il y a quelques années, une autre bagarre générale avait éclaté en milieu de terrain lors d'un match contre le Rouge et Or de l'Université Laval. Les conflits répétés sur le terrain auraient pu soulever des questions de manque de discipline qui auraient été abordées par la direction du service des sports.

TIFFANY HAMELIN

Danny Maciocia, le nouvel entraîneur des Carabins.

• Tennis féminin •

La culture du succès

L'équipe féminine de tennis des Carabins gagne ! Championnes canadiennes lors des deux dernières saisons, les Carabines ont encore une fois répété l'exploit cette année. Au tableau de chasse : le championnat par équipe de la University of Western Ontario, le championnat universitaire individuel et par équipe de l'Ontario University Athletics, et le tournoi de double du Queen's Club de Toronto. Tout ça, en deux mois. Portrait d'une équipe au pedigree impressionnant.

Après deux saisons victorieuses, les Carabines avaient beaucoup de pression pour livrer une bonne performance cette année. Le mandat n'était pas facile puisque cette saison, l'équipe féminine a recruté cinq nouvelles joueuses sur un total de sept. Seules Céline Bélanger-Wauthier et Kim Polisois faisaient partie du groupe lors de la saison précédente. *« Il y a toujours des pertes. D'excellentes joueuses sont parties, mais chaque année il y a des surprises. Ça roule, on ne pas rester éternellement et c'est toujours plaisant de rencontrer du nouveau monde aussi »*, explique Céline Bélanger-Wauthier, qui a le plus d'expérience dans le groupe avec quatre ans d'admissibilité.

De son côté, l'entraîneur-chef David Desrochers n'a jamais douté de ses protégées : *« Voyant l'équipe qu'on avait cette année, on savait qu'elles pouvaient faire des bonnes choses. »*

Mélody Nicoud, étudiante française en échange depuis le début du trimestre dans le programme d'architecture, rajoute : *« Les filles n'ont pas fermé leur cercle des anciennes quand je suis arrivée. Elles ont tout fait pour faciliter mon intégration dans l'équipe. »* Cette tradition d'accueil est importante dans une équipe qui se renouvelle autant, année après année.

Un esprit d'équipe au-delà de la compétition

Cette domination exacerbée des divers championnats canadiens provoque une situation inusitée : les filles doivent souvent s'affronter en finale des compétitions. La compétitivité prendrait-elle parfois le dessus sur l'esprit d'équipe ? *« On est contentes quand on joue l'une contre l'autre parce que ça donne plus de points à l'équipe. C'est sûr qu'on ne donnera pas des points faciles à l'autre, mais il n'y aura pas non plus de compétition méchante »*, explique Kim Polisois, invaincue cette saison.

Selon les filles, l'encouragement mutuel est un des principaux aspects à mettre en valeur en vue de la réussite. *« On est tout le temps derrière nos joueuses. Je crois que c'est ce qui fait la force de notre équipe. On a vu plusieurs équipes en Ontario dont les joueuses partaient après leurs matches et ne restaient pas pour encourager les coéquipières. Nous, on attend toujours nos joueuses et ça porte les résultats »*, commente Kim Polisois.

Les Carabines reconnaissent les difficultés auxquelles les jeunes joueuses canadiennes doivent faire face lorsqu'elles veulent poursuivre le tennis compétitif en même temps que leurs études universitaires. *« Le fait de tout gagner nous permet de mieux promouvoir notre programme et de susciter l'intérêt de nouvelles joueuses »*, explique Céline Bélanger-Wauthier. Selon les filles, le programme de l'UdeM est une bonne solution de rechange à l'exil aux États-Unis.

Lors du tournoi de double du Queen's Club de Toronto la semaine dernière, le seul tournoi qui remet de l'argent pour financer les programmes universitaires de tennis, a permis à l'équipe féminine de tennis de mettre la main sur une bourse de 1 075 $.

DANIEL DUCHÊNE

• La vie en banlieue •

Étudier à Laval

À une heure et 2,75 $ de Montréal s'étalent stationnements, banques et centres commerciaux à n'en plus finir. Sur le boulevard Daniel-Johnson, culture et savoir semblent relégués aux oubliettes. Mais le campus de l'UdeM à Laval et ses 2 500 étudiants à temps partiel résistent encore et toujours à l'envahisseur. Portrait d'un îlot de savoir dans le désert lavallois.

Occupant la moitié du deuxième étage du complexe Daniel-Johnson, l'excroissance de l'UdeM est entourée d'un stationnement gratuit, d'une succursale Desjardins et d'un restaurant sichuanais. Le campus de l'UdeM à Laval affiche ainsi son ambition sans fioritures : l'accessibilité.

D'après le site Internet de l'UdeM, le but de ce campus ouvert depuis 10 ans est d'assurer une formation dans plusieurs secteurs clés connaissant des pénuries en région. *« L'offre de programmes et de cours est importante dans les domaines de la santé, de l'intervention psychosociale et de l'éducation, des secteurs où l'on connaît des pénuries importantes de personnel qualifié »*, affirme-t-on sur le site Internet.

Pour les étudiants du campus Laval, l'avantage est de ne pas être trop loin de chez soi. *« Quand j'étudiais au Pavillon Marie-Victorin pour mon bac, il me fallait deux heures de transport pour m'y rendre*, dit Daphné, étudiante terrebonnienne au certificat en santé et sécurité au travail, *alors que là, ça prend une heure. »* En tout cas, c'est ce qu'elle soutient pour justifier son passage dans ces landes désertes, difficilement associées à la notion de campus.

D'autres étudiants font vivre ce bâtiment dédié au savoir, pour les mêmes raisons pragmatiques. *« J'habite à dix minutes en voiture »*, dit Marco, étudiant au même certificat que Daphné, *de plus, l'horaire de mes cours me permet de travailler durant le jour. »* Le campus Laval offre en effet la majorité de ses cours à partir de 18 h ; en se promenant dans les couloirs, les étudiants, sans être grabataires, semblent être plus âgés que la moyenne croisée dans les couloirs de Jean-Brillant.

De bonnes conditions de cours, mais rien d'autre

Sans hésitation, ces deux étudiants ont renoncé à la vie étudiante du campus principal, à ses pubs et promenades sur la montagne pour des locaux relativement neufs et bien entretenus. *« Ça, c'était plus à Montréal*, affirme Marco une fois questionné sur la vie étudiante, *ici il n'y a pas autant de monde dans les couloirs. De toute façon, je ne viens ici que pour suivre mes cours . »*

Le nouveau campus de l'UdeM à Laval est en construction

PHOTO : ROBERT ETCHEVERRY

La conception intérieure est simple, mais suffisamment lumineuse et moderne pour ne pas être froide. Constitué de dix salles de cours et d'un amphithéâtre d'une centaine de places, le campus Laval offre de bonnes conditions de cours, mais rien d'autre vraiment.

Bien avant Jean-Brillant, le campus Laval offrait le sans-fil, mais au total les services proposés aux étudiants sont plutôt maigres. Pas de bibliothèque, un seul ordinateur laissé à la disposition des étudiants et des tarifs d'impressions et de photocopies plus élevés que ceux du campus principal : le minimum vital.

Ce n'est pas la salle de repas, quoique bien équipée et disposant de micro-ondes rayonnants de propreté, qui retient les étudiants. De plus, nulle trace de cafés étudiants, d'affiches de spectacles ou d'appels à une manifestation dans les couloirs. Seuls les plans de cours, les horaires des bus et les publicités pour différents programmes « décorent » le couloir aseptisé.

Pas de maîtrise

Est-ce que l'ambiance manque aux étudiants ? Ça ne semble pas être l'avis de Catherine, étudiante au certificat en criminologie, également détentrice d'un bac en psychologie à la maison-mère : *« L'ambiance est comme ailleurs, ce qui manque ça serait des locaux pour faire des recherches, une bibliothèque. »*

Le manque de ressources est un point négatif du campus de l'Île Jésus. Si l'on rajoute l'absence de formations de cycles supérieurs, l'impression d'isolement donnée par le bâtiment augmente. *« J'aimerais pouvoir continuer à la maîtrise, mais ce n'est pas encore disponible en dehors du campus principal, peut-être dans le prochain bâtiment »*, espère Catherine. *« La maîtrise en santé et environnement n'est offerte qu'à Montréal »*, avance également Marco.

Un nouvel espoir

C'est en partie sur le nouveau campus Laval, qui sera en fait un agrandissement du campus existant, prévu pour 2012, que certains étudiants fondent leur espoir. En construction depuis le 16 octobre 2009, le nouveau bâtiment, situé à quelques pas de la station de métro Montmorency, fait face au collège du même nom et est voisin du Collège Letendre. Il s'intègre ainsi dans le complexe de la Cité du Savoir.

Cette construction, plus vaste, comportera une bibliothèque et des bureaux pour les professeurs. L'optique est ainsi radicalement différente et on passe de quelques salles de cours à un vrai campus offrant des services comparables aux différents pavillons du boulevard Édouard-Montpetit.

L'administration s'attend à y recevoir 1 200 étudiants à temps plein et 3 000 à temps partiel. La place ne manquera pas, mais le site Internet qui lui est dédié n'affiche pour l'instant aucune maîtrise. Toutefois, le bac en sciences infirmières y sera offert. Les cycles supérieurs semblent encore réservés à l'université de la montagne.

MEHDI DALLALI

Au Campus de Longueuil,
le jeu fait partie du programme

Diplôme de 2e cycle en développement du jeu vidéo unique au Canada

- Se brancher sur l'industrie du jeu vidéo et de la simulation
- Poursuivre sa passion après un premier cycle en informatique, en physique ou en mathématique

Vivre 9 mois intensifs entre super programmeurs

Passer directement du métro de Montréal au laboratoire de pointe en développement de jeu

Être payé pour jouer… encore

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

www.USherbrooke.ca/vers/jeuvideo

Ras-le-bol de payer!

Le 6 décembre prochain, à Québec, aura lieu la 2e rencontre des partenaires en éducation, événement initié par la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Line Beauchamp, et au cours duquel l'avenir du réseau de l'éducation au Québec sera débattu. Bien que la ministre prône officiellement un dialogue ouvert entre le ministère et ses partenaires, en pratique il en va tout autrement : une seconde hausse des frais de scolarité est déjà privilégiée par le gouvernement et ce sont les étudiants qui devront payer la facture.

Qu'est-ce que cela implique concrètement pour vous, étudiants universitaires?

Moins d'argent dans vos poches!

En 2007, le gouvernement provincial a mis fin à une période de 13 ans de gel des frais de scolarité au Québec. Cette politique s'est traduite par une augmentation de 500$ depuis 5 ans de votre contribution étudiante, une hausse qui est 3 fois supérieure à l'inflation. À cela s'ajoute le montant des frais institutionnels que vous payez chaque session, soit 590$ en moyenne. Il s'agit d'une augmentation de 10% depuis 2007!

Bref, pour une année d'étude à temps plein, vous déboursez actuellement la somme de 2168$: il s'agit d'une hausse de 30% de votre facture universitaire en 5 ans! Si aucune action n'est entreprise pour contrecarrer les plans de la ministre, en 2012, votre facture pourrait être encore plus salée.

À l'occasion de la rencontre des partenaires en éducation, le lundi 6 décembre, la FAÉCUM vous invite à se joindre à elle et à exprimer votre grogne. Faites-vous entendre! Joignez-vous à de nombreux acteurs du milieu dont la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) ainsi qu'aux principales centrales syndicales du Québec, en participant à la grande manifestation nationale pour que cesse la hausse des frais de scolarité. Par ailleurs, La FECQ et la FEUQ profiteront de ce moment fort pour déposer à l'Assemblée nationale la pétition «Pour que cesse la hausse des frais», pétition déjà signée par plusieurs milliers d'étudiants et de citoyens partout au Québec.

Votre participation est importante afin d'envoyer un message clair à la ministre Beauchamp et à la classe politique québécoise : les étudiants en ont ras-le-bol de payer et disent NON à la hausse des frais de scolarité!

Le lundi 6 décembre, trois autobus partiront à 9 h 00 du 3200, rue Jean-Brillant, à l'Université de Montréal, vers Québec. Le service de navette vous est offert gratuitement par la FAÉCUM.

Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter les sites suivants ou à communiquer avec votre association étudiante :

http://www.faecum.qc.ca
http://www.mafacture.ca
http://bit.ly/petitionfrais

Des services par les étudiants, pour les étudiants

Mathieu Lepitre,
coordonnateur aux affaires universitaires
universitaire@faecum.qc.ca

Des services par les étudiants, pour les étudiants

Connaissez-vous les SAÉ ? Les Services aux étudiants (SAÉ) sont un ensemble de services, d'activités et d'ateliers offerts en priorité aux étudiants de l'Université de Montréal et ce gratuitement, dans la plupart des cas, ou à un tarif préférentiel. Bref, ce sont des services par les étudiants, pour les étudiants !

La variété des services et activités offerts dans le cadre des SAÉ est vaste : service d'activités culturelles, bureau de l'aide financière, clinique de santé, service de soutient à l'apprentissage, etc. Ils contribuent à vous assurer un milieu de vie étudiante de haute qualité, des conditions optimales de réussite aux études, de même qu'à donner un coup de pouce à votre essor personnel, social, économique et professionnel.

Le budget de fonctionnement des SAÉ provient de trois sources : les cotisations étudiantes, une subvention du Ministère de l'éducation, des loisirs et des sports (MELS) ainsi que des revenus générés par certaines activités avec frais d'inscription ou d'utilisation. Il est à noter que, à ce jour, l'UdeM ne participe pas de manière régulière au financement des SAÉ à l'exception d'une contribution à la clinique de santé visant à permettre aux employés de l'UdeM d'y avoir accès.

Depuis la session d'hiver 2009, tous les étudiants de l'UdeM paient une cotisation de 8,50$ par crédit de cours, pour un maximum de 127,50$ par session. Pour chaque dollar cotisé, les 2/3 vont aux SAÉ tandis que le 1/3 restant est destiné au CEPSUM. Sur la facture de frais de scolarité, vous trouvez ce montant sur la ligne «SERVICES AUX ÉTUDIANTS/CEPSUM». Néanmoins, les revenus dont jouissent les SAÉ ne suffisent pas à couvrir l'augmentation annuelle de 5% à 6% des charges structurelles. Par contre depuis deux ans, l'augmentation des effectifs étudiants à l'UdeM et, par conséquent de la cotisation étudiante globale aux SAÉ, retarde le retour du déficit. Cela implique qu'actuellement, c'est votre contribution collective qui maintient à flots les Services aux étudiants !

Une subvention insuffisante du MELS

Bien que le montant de la subvention octroyée par le MELS ait augmenté d'environ 1,7% par année depuis 1999-2000, celui-ci demeure bien en deçà des hausses de coûts assumés par les SAÉ. En effet, la hausse annuelle moyenne des coûts de système de l'UdeM, de même que les coûts associés aux services exigés par le MELS, tels que ceux liés au bureau de soutien aux étudiants en situation d'handicap (BSESH) par exemple, sont largement sous-évalués lors du calcul de ladite subvention. Par conséquent, les charges financières des SAÉ augmentent à un taux annuel de 3 à 4% supérieur à l'augmentation de la subvention du MELS.

La contribution inexistante de l'UdeM

Historiquement, l'Université de Montréal n'investit pas directement dans les SAÉ. Pour l'année 2009-2010, l'institution a exceptionnellement contribué financièrement suite à une entente. Il s'agissait pour elle d'assumer le manque à gagner des SAÉ, généré par les hausses de coûts de système. Par contre, cette contribution est un cas unique en dépit du fait que la communauté universitaire continue de bénéficier de tarifs préférentiels pour plusieurs autres services ou activités payantes offerts par les SAÉ.

Il est aussi important de souligner que les efforts d'internationalisation déployés par l'UdeM afin de recruter des étudiants étrangers, d'augmenter la mobilité étudiante à l'étranger et d'établir des partenariats avec des institutions étrangères ont presque fait doubler, en 10 ans, le nombre d'étudiants étrangers. Cette augmentation significative exerce une pression extraordinaire sur le bureau des étudiants internationaux (BEI), tant au niveau du travail que celui des ressources. L'université n'apporte aucune participation financière supplémentaire afin d'alléger ce fardeau financier. Les étudiants de l'UdeM paient donc pour des décisions institutionnelles auxquelles ils n'ont pas pris part.

Bien qu'il y ait consensus quant au rôle essentiel joué par les SAÉ à l'UdeM, tant pour enrichir la vie étudiante que pour attirer de nouveaux candidats à l'admission et éveiller un sentiment d'appartenance, son financement demeure problématique et met en péril la qualité et même l'existence de ces services.

Pour plus d'informations sur les Services aux étudiants qui vous sont offerts, consultez : www.sae.umontreal.ca

Annonce de nomination

Dans le cadre du 42ème Congrès Extraordinaire du Conseil de la FAÉCUM, le 3 novembre dernier, Michael Blondin et Marie-Ève Dostie ont été élus administrateurs des cycles supérieurs.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

LE DÉBUT DE L'ANNÉE AUX BAHAMAS!

Du 2 au 10 janvier

À partir de **505 $** occupation quad.*

Ce forfait comprend: le transport en autocar, la croisière, 5 nuits à destination, le guide et plusieurs soirées de party!

Activités supplémentaires et nourriture à bas prix!

Pour plus d'information, venez nous rencontrer dans l'un des trois Comptoirs de la FAÉCUM ou consultez le **www.vte-xtra.qc.ca.**

Voyages Tour Étudiant
1.877.213.2070
Détenteur d'un permis du Québec

Comptoirs de la FAÉCUM

- Pavillon Roger-Gaudry local V-114
- Pavillon Marie-Victorin Hall d'accueil
- 3200 Jean-Brillant local B-1265

Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

La face cachée du m

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (R
Combat des femmes en Inde et en Égypte, réalisateurs améric
voici l'actualité internationale telle que vue

RUSSIE : Où est Andreï Nekrasov ?

Lors de la présentation du film *Russian Lessons*, Andreï Nekrasov, coréalisateur du documentaire avec son épouse Olga Konskaya, brillait par son absence. « *Monsieur Nekrasov devait être avec nous aujourd'hui, mais malheureusement il a été arrêté en Russie.* »

Les organisateurs du RIDM n'avaient pas plus d'informations à ce sujet, mais voici ce que Frédérick Lavoie, journaliste québécois établi à Moscou, a pu recueillir. « *Il a en effet été arrêté le 31 octobre à Saint-Pétersbourg lors de la manif non autorisée, comme d'habitude, pour la défense de l'article 31 de la Constitution qui… assure le droit aux citoyens de manifester librement. À Moscou, dans le vide arbitraire du changement d'administration municipale, la manif avait d'abord été autorisée, mais pas à Saint-Pétersbourg et dans les autres villes.* »

Il était impossible au moment de mettre sous presse de savoir si le réalisateur avait été libéré, mais Frédérick Lavoie estime qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. « *Les opposants se font toujours arrêter et libérer.* »

Il faut dire qu'Andreï Nekrasov est une épine au pied du pouvoir russe. *Rebellion : The Litvinenko Case*, un documentaire paru en 2007, présente des entrevues avec l'espion russe Alexander Litvinenko et la journaliste Anna Politkovskaïa, tous deux présumément assassinés par le Kremlin. De la même façon, *Russian Lessons* accuse la Russie d'avoir causé la guerre éclair de 2008 en Ossétie du Sud, contrairement à l'opinion répandue dans les médias locaux, qui pointent du doigt la Géorgie.

Dénoncer le pouvoir est un sport dangereux au pays de Poutine. Selon la Fédération internationale des journalistes, entre 1993 et 2009, près de 300 journalistes ont été assassinés ou sont disparus en Russie.

PATRICK BELLEROSE

PHOTOS : GRACIEUSETÉ RIDM

INDE : La révolte des Saris roses

« *Pourquoi es-tu venue au monde, ma fille, quand c'est un garçon que je voulais ? Va donc à la mer remplir ton seau : puisses-tu y tomber et t'y noyer.* » Les paroles de cette chanson populaire montrent bien à quel point il ne fait pas bon naître fille en Inde. Privées de soins médicaux, victimes de violences domestiques et d'abus sexuels, les femmes indiennes n'ont pas la vie rose, surtout quand elles appartiennent à la caste des « intouchables ».

Heureusement, le clan des Gulabis (aussi appelé « le Gang des Saris roses ») veille sur elles. À sa tête, l'Indienne Sampat Pal Devi, héroïne explosive du film *Pink Saris* de la réalisatrice britannique Kim Longinotto.

Sampat, 47 ans, habite l'Uttar Pradesh, la province indienne la plus démunie. Mère de cinq enfants, elle a été mariée de force à l'âge de 9 ans. Signe distinctif : elle est révoltée. Avec son groupe de femmes vêtues de saris roses, elle conteste la condition de la femme dans le pays et combat la discrimination.

Cas pratique : dans un village marqué par le poids des traditions et de la corruption, une fillette « intouchable » victime de violence conjugale peine à se faire entendre par l'officier chargé de prendre d'enregistrer sa plainte. Qu'à cela ne tienne, les Saris roses arrivent pour lui faire entendre raison, quitte à le traîner hors du commissariat pour le rouer de coups jusqu'à ce qu'il s'exécute.

Combattre la violence par la violence au pays de Gandhi ? Serait-ce le seul moyen de résistance collective d'un groupe qui affirme : « *Nous ne sommes pas contre les hommes. Nous sommes pour l'égalité des droits pour tout le monde et contre ceux qui la refusent* » ?

LESLIE DOUMERC

ÉGYPTE : Danse la nuit, pleure le jour

Le Québec a ses danseuses nues, l'Égypte a ses danseuses orientales. *Glamour*, l'univers des *Mille et une nuits* ? Que nenni, si on se fie au film *La nuit, elles dansent,* réalisé par les Québécois Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault, et présenté en première mondiale aux RIDM.

Sur scène, les déhanchements lascifs et les tenues affriolantes font rêver, mais la réalité en coulisse tient plutôt du cauchemar. Sous leur perruque et leur maquillage, les filles sont épuisées, endettées, droguées ou rejetées par leur entourage.

La caméra intime nous fait entrer chez une famille où la matriarche, Reda, gère avec une poigne de fer le *business* de ses filles. Amira, l'aînée, mécontente ses clients en annulant ses rendez-vous à la dernière minute. Elle est courtisée, mais personne ne veut l'épouser à cause de son métier. À 15 ans, la cadette, Hind, fait scandale en flirtant avec un homme marié ; elle se retrouvera par la suite au poste de police car elle est trop jeune pour danser. Sa sœur, Bossy, poursuit quant à elle avec réticence la tradition familiale.

La danse du ventre fait partie de l'histoire et de la vie culturelle égyptienne depuis longtemps. Avant, aucun mariage ni fête sainte ne pouvait être célébré sans cette danse rituelle. Mais, depuis une dizaine d'années, les fondamentalistes islamiques ont investi la vie culturelle égyptienne et considèrent cette danse comme une perversion interdite par la loi religieuse. Avec le fondamentalisme religieux grandissant en Égypte, les danseuses sont de plus en plus considérées comme indécentes. Tout comme les prostituées, elles amèneraient les hommes à se déshonorer.

LESLIE DOUMERC

Waste Land **sera en salle**
et *La nuit, elles dansent*, **à co**

onde selon les RIDM

**RIDM) sont l'occasion de découvrir des réalités souvent oubliées.
ains sans scrupules, renaissance de Détroit en ville d'artistes :
e à travers six films présentés cette année.**

ÉTATS-UNIS : Détroit après l'apocalypse

Des herbes folles poussent sur le stationnement des industries automobiles laissées à l'abandon, comme si la nature prenait sa revanche sur l'industrie. De hauts édifices en ruines servent de falaises artificielles aux rapaces qui viennent y construire leur nid. Des cadavres de pit-bulls abandonnés par leur maître jonchent le sol. Un itinérant traîne son chariot dans des rues désertées. Bienvenue à *Détroit, ville sauvage,* du nom du dernier film du réalisateur français Florent Tillon.

On pourrait presque se croire à Bagdad après un bombardement. Mais nous sommes bel et bien dans une métropole du nord des États-Unis, première puissance mondiale. Pour comprendre le Détroit d'aujourd'hui, il faut remonter aux émeutes raciales de 1967 et à la lente agonie de l'industrie automobile américaine. Les mises à pied successives ont vidé le centre-ville de plus d'un million d'habitants en l'espace de 50 ans. Le prix des maisons est passé de 300 000 $ à 5 000 $ en 10 ans.

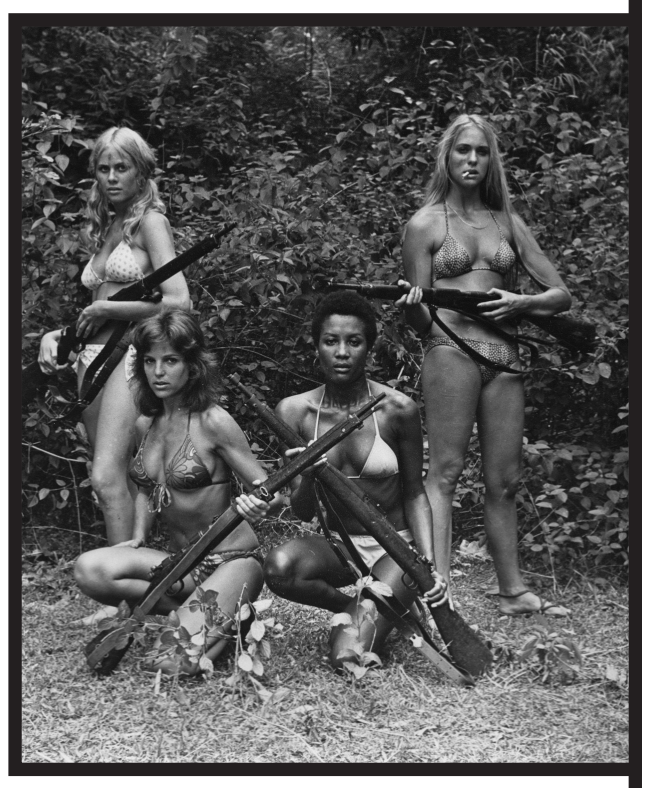
Mais ne nous laissons pas trop vite séduire par cette « pornographie de ruines » accablante ! Le film de Florent Tillon montre aussi l'espoir. Inspirée par le modèle de la décroissance, une communauté de marginaux tente de vivre en autosubsistance en faisant pousser des potagers et en créant des fermes rurales en plein centre-ville. Des bénévoles motivés cassent des maisons abandonnées pour mieux les reconstruire. *« On a aussi vu des artistes qui ne réussissent pas trop à New York venir s'installer ici. Il y a de la place et ce n'est pas cher ! »* souligne François Jacob, assistant à la réalisation.

Détroit, future San Francisco à seulement dix heures de route de Montréal ?

@ Pour en savoir plus sur *Détroit, ville sauvage*, lisez l'entrevue avec François Jacob sur quartierlibre.ca

LESLIE DOUMERC

PHILIPPINES : Les vrais cadavres font plus vrais



Lors du tournage d'*Apocalypse Now* aux Philippines, Francis Ford Coppola empruntait les hélicoptères du dictateur Ferdinand Marcos pour ses scènes de combats. Ceux-ci devaient parfois quitter momentanément le tournage pour aller attaquer des rebelles dans des secteurs rapprochés. Les cadavres immortalisés dans le film étaient, eux aussi, bel et bien réels. Pourquoi truquer quand on peut acheter la réalité pour moins cher ?

C'était les années 1970 et l'industrie du cinéma d'exploitation ultraviolent fleurissait aux Philippines. Le pays a vu de tout : un champion de karaté nain, des femmes seins nus décapitant des gardiens de prison à coups de machette, des héros de la *blaxploitation*[1] maître de kung-fu, etc.

C'est cette époque méconnue, et peu glorieuse, du cinéma philippin que nous fait découvrir le documentaire *Machete Maidens Unleashed !* Le film braque sa caméra sur les réalisateurs américains qui n'hésitaient pas à exploiter des Philippins, véritable chair à canon pour des films de série B. Les figurants philippins des films de kung-fu américain étaient payés 5 $ par jour pour se faire frapper, sauter en bas d'un troisième étage sans matelas ou se faire défenestrer sans protection.

Dans les années 1980, la fermeture des *grindhouses* et des ciné-parcs aux États-Unis, ainsi que l'instabilité politique de la fin du régime de Ferdinand Marcos qui rendait les assureurs frileux, ont eu raison de l'industrie cinématographique américaine aux Philippines. C'était la fin d'une époque. Heureusement, il y a toujours Tarantino.

CHARLES LECAVALIER

1. Courant culturel et social propre au cinéma américain qui vise à revaloriser l'image des Afro-Américains en les présentant dans des rôles dignes et de premier plan.

BRÉSIL : De l'art dans un dépotoir

Contrairement à Disney Land, il n'y a aucune file d'attente pour accéder à *Waste Land*, le plus grand dépotoir de la planète. Au royaume du déchet potentiellement recyclable, la sensation forte ne s'achète pas, elle se vit sans chichis. À Jardim Gramacho, terre souillée qui accueille 100 % des déchets de Rio de Janeiro et 70 % de ceux des banlieues riches avoisinantes, 3 000 trieurs écologiquement conscientisés s'activent jour et nuit à faire le ménage dans des montagnes de substances identifiables. Plastique, papier, verre, viande avariée, côtelettes comestibles, bébés morts, vieux pots de yogourts, sièges de toilette : vu du ciel, c'est presque beau. Couleur, poussière, texture, atmosphère, intensité dans le dégradé : de cette mosaïque, même le plus amateur des photographes doit réussir à sortir de belles images. Pas étonnant que Vik Muniz, l'artiste brésilien ayant le mieux réussi au-delà des frontières du cinquième plus grand pays du monde, ait vu là l'occasion de réaliser un projet artistique grandiose.

L'art, estime Vik Muniz, consiste à transformer la matière en idée. Le potentiel d'une œuvre est de changer une vie ou d'élargir une vision. Pendant deux ans, Vik Muniz a travaillé avec quelques trieurs de Jardim Gramacho (dont le président de l'association des trieurs) à créer des œuvres artistiques à base d'objets recyclables. Le projet est une réussite incontestable et contribue à faire sortir quelques trieurs de la merde. Gros plan à la fois sur la vision d'un artiste, et sur la brute réalité d'individus évoluant dans le jus de poubelle, le documentaire de Lucy Walker est une invitation à garder le moral.

CHRISTINE BERGER

**à partir du 26 novembre
ompter du printemps 2011.**

• Humour au Québec •

Un anglophone rentre dans un bar…

L'humour anglophone est-il plus audacieux que l'humour francophone ? Le public québécois craint-il les tabous ? Autopsie d'une bonne blague dans les deux solitudes.

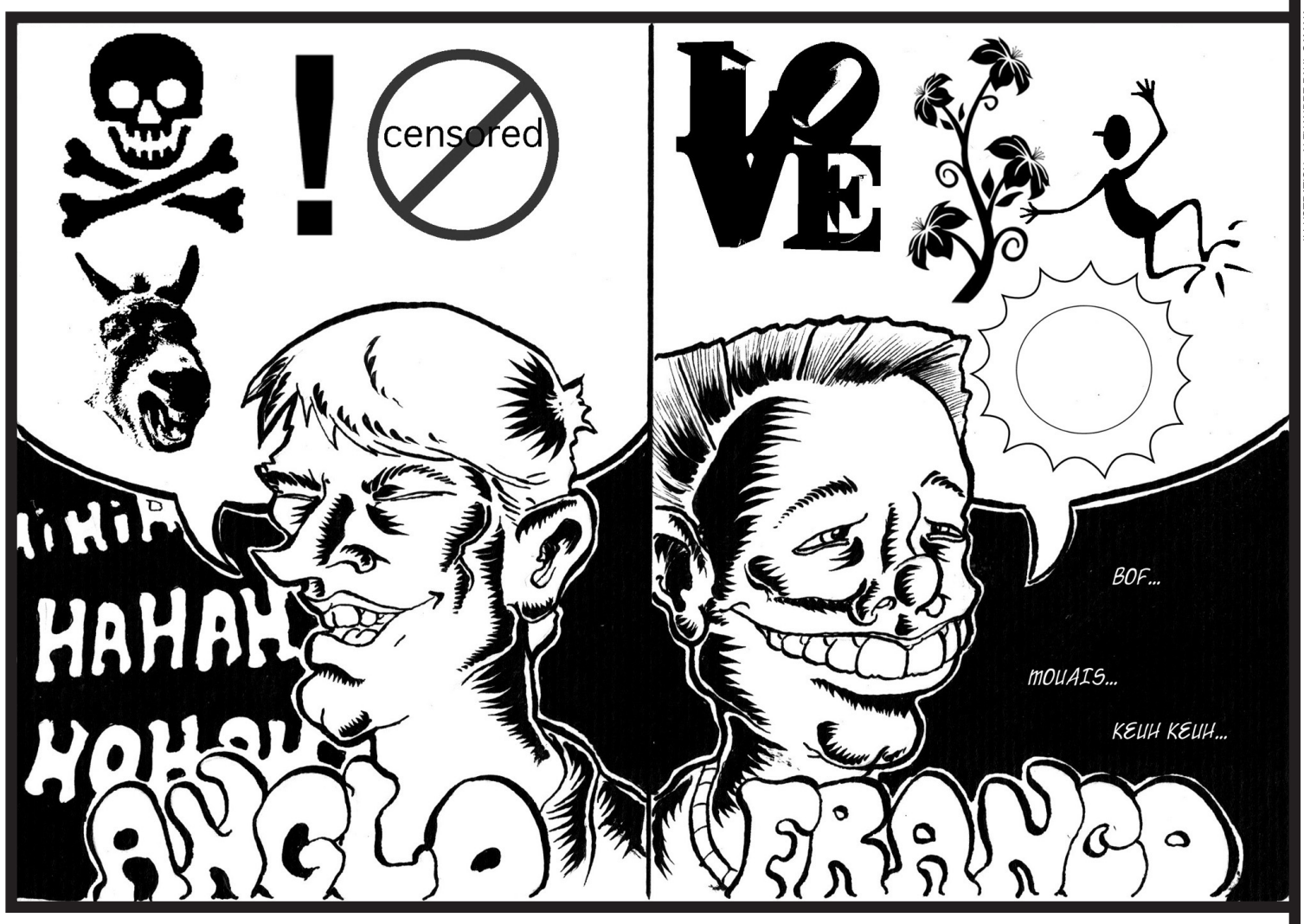


ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

« *Piteux et pitoyable.* » C'est ainsi que le sociologue des médias, Jean-Serge Baribeau, décrit l'état actuel de l'humour au Québec. Il affirme que l'humour québécois est devenu simpliste et facile. *« Je suis désespéré face à une bonne partie de l'humour québécois, timoré et souvent un peu benêt »,* dit-il. Il établit un lien direct avec la popularité grandissante des *stand-up* au Québec. *« Cet humour sévit au Québec depuis une vingtaine d'années. Je ne méprise pas forcément ceux qui aiment cet humour, mais il m'ennuie et m'irrite »,* ajoute-t-il. Pensons par exemple à François Massicotte, dont les blagues ont tendance à beaucoup traiter de bière, de tondeuses et de colonoscopie.

Jean-Serge Baribeau estime que les humoristes francophones du Québec devraient aborder davantage les interdits. *« Le rôle de l'humoriste est de toucher à des tabous de manière brillante »,* affirme-t-il. Pour illustrer son argument, il relate son expérience comme membre actif du Parti Rhinocéros, de 1966 à 1988. *« C'était un humour foncièrement ironique. Nous disions toujours, sur un ton pince-sans-rire, le contraire de ce que nous pensions,* explique-t-il. *Nous étions plus à droite que la droite la plus extrême, nous étions plus misogynes que le pire des misogynes, nous étions plus homophobes que le plus virulent des homophobes. »*

Selon lui, il ne faut pas avoir peur, en tant qu'humoriste, de se mettre à dos une partie du public. Jean-Serge Baribeau estime qu'aujourd'hui la grande majorité des humoristes québécois ne prennent pas assez de risques.

Rire après le référendum

Robert Aird, professeur de l'histoire du comique à l'École nationale de l'humour, fait une lecture bien différente de la situation. *« L'humour se porte bien »,* dit-il. Robert Aird affirme qu'il y a une diversité d'humoristes populaires et moins populaires au Québec, qui ont aussi la chance d'avoir de nombreuses plateformes de diffusion, que ce soient la scène, la télévision, la radio ou le Web. Il reconnaît qu'il y a effectivement beaucoup de médiocrité. Mais il affirme : *« On aura toujours de l'humour brillant, original ou engagé avec un Laurent Paquin, un Sylvain Larocque, un Louis-Josée Houde, les Zapartistes, Infoman ou Laflaque. »*

Contrairement à Jean-Serge Barideau, Robert Aird croit que l'humour québécois francophone touche suffisamment aux sujets tabous. *« Depuis RBO et la série télé Les Bougons, tous les tabous ont été transgressés au Québec »,* affirme-t-il. Si l'humour québécois francophone évite certains tabous, ce serait plutôt la faute des réseaux télévisés, qui craignent les plaintes du public. Mais, un contenu plus osé peut quand même se transmettre dans les salles, les bars ou le Web. Toutefois, Robert Aird affirme que l'immigration demeure un sujet délicat au Québec.

Seul point où Robert Aird et Jean-Serge Baribeau se mettent d'accord : la question nationale. *« Ça demeure une patate chaude. On préfère éviter le sujet, ne serait-ce que pour ne pas s'aliéner une partie du public en semblant prendre position »,* explique Robert Aird.

Même son de cloche du côté de l'humoriste et satiriste politique anglophone Rick Blue, du duo Bowser and Blue, qui fait de la satire politique depuis plus de trente ans. *« L'humour politique chez les Anglo-Québécois est populaire parce que nous sommes presque tous fédéralistes*, dit Rick Blue. *Chez les francophones, la division est plutôt 50/50. Les humoristes francophones ne veulent pas risquer d'offusquer la moitié de leur public en se moquant d'une option politique ou d'une autre. »* Il ajoute que les humoristes anglophones du Québec ont peut-être plus besoin de choquer en raison de la compétition avec les humoristes des États-Unis et du Canada anglais.

En plus de la compétition des humoristes anglophones, l'humoriste anglophone Eman croit que le passage de plusieurs humoristes francophones à l'École nationale de l'humour influe sur leur contenu. *« À Montréal, beaucoup d'humoristes francophones passent par l'École nationale de l'humour ; je ne peux imaginer qu'une école va leur apprendre à être plus crus et politiquement incorrects »,* dit-elle.

Humour universel

La situation politique particulière du Québec semble être un facteur déterminant pour expliquer les différences entre l'humour de sa majorité francophone et de sa minorité anglophone. Mais au-delà de cette situation, l'humour varie de culture en culture. Rick Blue et Eman affirment tous les deux que l'humour des Québécois francophones est un humour à tendance beaucoup plus physique, notamment l'humour burlesque et le mime. Sur un ton convaincu, Rick Blue poursuit avec des exemples de différences dans les goûts humoristiques selon les cultures. *« Les Américains apprécient un humour colérique. Les Afro-Américains aiment des références sexuelles explicites. Les Juifs aiment des blagues intelligentes avec un sens profond »,* affirme Rick Blue.

Malgré tout, Robert Aird croit que le rire peut avoir un sens universel. Certes, l'humour peut être influencé par des cultures différentes ou des situations politiques différentes, mais Robert Aird soutient que l'humour n'est pas nécessairement local et propre à une culture. *« Il existe des humoristes qui ont su tenir un discours plus universel, Chaplin demeure le meilleur exemple. Au Québec, Sol a très bien fait ailleurs dans la francophonie. »* Le succès international de Sol serait dû au fait qu'il a su garder des référents internationaux et universels dans son humour tout en employant des jeux de mots intelligents. Sol aurait-il trouvé la clé ?

ÉRIC DEGUIRE

• Humour au Québec •

Le fou du roi

Dans un monde où le politiquement correct dicte la plupart de nos conversations, un homme refuse de se plier au jeu. Est-ce une machine ? Un surhumain ? Un héros ? Non, c'est un humoriste !

Benoit Lefebvre est un jeune humoriste et chroniqueur de 27 ans. Depuis deux ans, il signe une chronique d'humeur et d'humour dans le journal *Métro*, où il traite parfois de sujets chauds ou délicats. Gare à ceux qui pensent qu'on ne peut pas rire de tout au Québec !

***Quartier Libre* : Vos sujets sont parfois choquants, comment les choisissez-vous ?**

Benoit Lefebvre : J'ai une approche artistique, dans le sens où j'essaie d'avoir des chroniques différentes d'une semaine à l'autre. J'y vais au *feeling*. Si je me sens drôle ou baveux, ça paraît nécessairement dans la chronique. Pour ce qui est du sujet lui-même, c'est une accumulation de choses depuis le début de ma vie, aidé de mon sens d'observation de l'actualité. Je ne me suis jamais empêché de dire quelque chose par peur de choquer.

***Q. L* : Dans la vie de tous les jours, êtes-vous aussi direct que dans votre chronique ?**

B. L : Avant, je dirais que non. Mais depuis que j'écris cette chronique, j'ai commencé à dire un peu plus le fond de ma pensée en général.

***Q. L* : Arrive-t-il que votre journal essaie de vous censurer ?**

B. L : Il n'y a aucune censure là-dedans, j'ai carte blanche. Il est arrivé que je reçoive des courriels de plaintes des lecteurs, mais ça ne m'a jamais empêché de dire quoi que ce soit.

***Q. L* : Comment une personne comme vous vit-elle dans notre monde politiquement correct ?**

B. L : Je ne me retiens tellement pas ! Je pense que le seul mot que tu ne peux pas dire, c'est « juif ». Le reste, c'est beau, mais avec ces quatre lettres-là ensemble, je sais que je suis mieux de peser mes mots. J'essaie de ne jamais tomber dans la vulgarité, dans l'envie de choquer gratuitement. Ça me prend quatre ou cinq heures pour écrire une chronique et je ne me fie pas au premier jet. Je me relis tellement que ça en est indécent.

***Q. L* : Que pensez-vous des réponses des lecteurs qui sont choqués ou indignés de vos commentaires ?**

B. L : C'est dur parce que sur scène, t'as la réaction directe du public, avec le journal je n'ai aucune idée. Alors, quand j'ai trois commentaires sur le site Web, je suis content. J'aime quand les gens défendent mon opinion avant que je le fasse moi-même, surtout quand quelqu'un a mal compris mes propos. C'est le *fun* de se faire défendre par quelqu'un que tu ne connais pas.

***Q. L* : Qu'espérez-vous comme résultat après avoir fait un commentaire-choc ?**

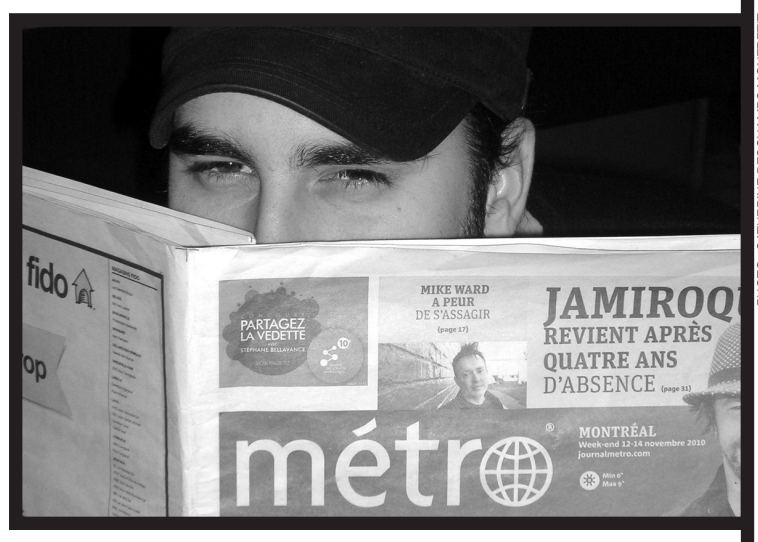


PHOTO : CATHERINE DESCHAMPS MONTPETIT

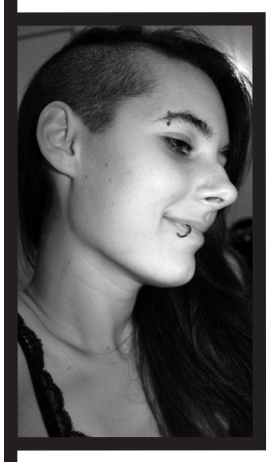
B. L : Je suis très respectueux de la tribune que j'ai, j'en prends soin et je m'applique à bien écrire. Je veux que ce soit assez facile à lire, disons 400 mots, et il faut que ça *rock*. J'essaie de faire rire, que mes propos ne soient ni trop noirs, ni trop naïfs. Il faut que la chronique soit efficace dans le message, mais aussi divertissante, parce que c'est écrit « humoriste » en dessous de mon nom. C'est sûr que la fois où une compagnie de *boxers* m'a proposé de m'envoyer des bobettes gratuites par la poste, parce qu'ils avaient lu dans ma chronique *L'intouchable et le reste* que j'étais un cliché vivant de gars qui porte les mêmes *boxers* depuis le secondaire, c'était assez drôle.

Propos recueillis par
CATHERINE DESCHAMPS MONTPETIT

double pizza®
514 343•0•343
5002 QUEEN MARY
10% SUR $ 100 ET PLUS
TOUJOURS 2 POUR 1
1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS
LIVRAISON GRATUITE

CEBL.ORG
CAFÉ DU PHARE
COMBINANT L'ATMOSPHÈRE DES CAFÉS, D'UNE BIBLIOTHÈQUE ET LA CHALEUR D'UN FOYER FAMILIAL, LE CEBL EST HEUREUX DE T'INVITER À VENIR ÉTUDIER ET À TE CHANGER LES IDÉES DANS SES LOCAUX. VIENS ET FAIS COMME CHEZ TOI !
INTERNET SANS FIL, FRIGO, MICRO-ONDE ET UNE ÉQUIPE DE QUATRE ANIMATEURS À TA DISPOSITION.
TOUS LES MARDIS, MERCREDIS ET JEUDIS DE 12H30 À 21H00.
À LA RENCONTRE
CENTRE ÉTUDIANT BENOÎT-LACROIX
2715, CHEMIN DE LA CÔTE SAINTE-CATHERINE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3T 1B6
Université de Montréal

U de M
Faculté de l'éducation permanente
COURS D'ANGLAIS
+ English Conversation
+ Reading and Writing
+ Business Writing
+ Writing Workshop
+ Business English : Oral Communication
+ Scientific and Technical Writing
HIVER 2011
TEST DE CLASSEMENT OBLIGATOIRE
Date limite d'inscription : 16 décembre
www.fep.umontreal.ca/anglais 514 343.6090
Université de Montréal



LA **VÉRITÉ** SI JE MENS

La porno féministe expliquée à ma mère, mon coloc et mon ex

Vendredi après-midi. Rendez-vous téléphonique hebdomadaire avec ma mère. *« As-tu profité de la belle journée ? »* Moi : *« Pas du tout, je prépare ma prochaine chronique pour le* Quartier Libre. » Elle, l'air intéressé « *Tu abordes quel sujet cette fois ?* » « *La porno féministe.* » (Un silence passe. Revient sur ses pas. Passe à nouveau.) Je n'aurais jamais pensé discuter de porno avec ma mère, gentille, mais disons… conservatrice. Trop tard pour la censure, je me lance : *« La plupart des féministes trouvent la porno traditionnelle misogyne et aliénante, centrée sur le plaisir masculin. Certaines féministes, du courant abolitionniste, veulent l'interdire. D'autres, du courant prosexe, estiment qu'une porno alternative peut servir d'outil de revendication et d'émancipation. Tu connais Annie Sprinkle ? »* Elle, d'un ton mal assuré : « *Non.* » (Pauvre maman, tu ne sais pas ce que tu manques !) *« C'est une réalisatrice américaine de porno féministe. Elle affirme que la réponse aux mauvais films XXX n'est pas la censure, mais de meilleurs films. »* Ma mère profite du moment pour changer de sujet : « *Parlant de bons films, as-tu vu* Incendies *finalement ?* » « *Oui, j'ai adoré.* » Et voilà mon cours de porno féministe 101 déjà terminé. Je me demande ce que maman en a retenu…

Féministe VS macho

Vendredi soir. Autour d'une bière, une amie me prête *Dirty Diaries*, un DVD suédois qui contient douze courts-métrages de porno féministe. Journaliste dévouée, prête à corrompre mes yeux chastes pour informer le public, je m'installe dans le salon, en l'absence de mon coloc. Évidemment, la porte s'ouvre 15 minutes plus tard, durant une scène explicite (un homme mange avec appétit le sexe de sa partenaire dans le court-métrage *Skin*). Mon coloc rit : « *Ah ouin, c'est ça que tu fais quand je suis parti ?!* » Je ne mentionne pas la pile de revues Playboy et de films XXX qui traînent dans sa chambre… *« C'est pour ma chronique sur la porno féministe. » « Quoi ?! On peut mettre ces deux mots-là un à la suite de l'autre ? »*

Curieux, il me rejoint, armé d'une bouteille de Captain Morgan. *« C'est quoi la différence avec la vraie porno ? »* Je lui explique : *« Il y en a pas mal… D'abord, dans ces films, on voit les femmes jouir, pas seulement les hommes. Aussi, différents corps sont représentés. » « Tu veux dire que les actrices ne sont pas toutes blondes, minces, séduisantes, pulpeuses et siliconées ? »* Sur l'écran, le court-métrage *Come Together* se charge de répondre à sa question : des filles de tous genres se filment avec leur cellulaire pendant qu'elles se masturbent. *« Autre différence : L'érotisme passe souvent par d'autres voies que la pénétration vaginale. » « C'est clair ! »*, répond-il en regardant *Fruit Cake*, où on voit en alternance des images d'anus et de fruits léchés. À la fin du DVD, mon coloc semble mieux comprendre, sans être converti. *« C'est quand même bizarre de voir des gants de latex, des condoms et des digues dentaires dans un film XXX… »* Je défends l'idée : *« Ça protège les actrices et les acteurs. L'environnement de travail est sécuritaire et, en même temps, c'est pédagogique. »* Il ajoute : « *Le but de la porno, c'est d'exciter, non ? Pas d'instruire !* » S'en suit un débat où je maintiens qu'une porno peut être à la fois éthique, artistique et sexy.

Changer de position

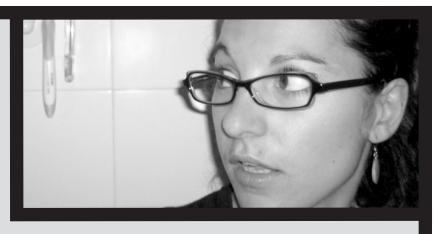
Samedi soir. *Too Much Pussy*, un documentaire d'Émilie Jouvet sur des performeuses de porno féministe, est présenté au festival image+nation. Mon ex-copine accepte de m'y accompagner. Je cache mal ma joie machiavélique. Comment réagira cette féministe anti-porno à un film féministe prosexe ? Durant le documentaire, malgré l'étrangeté de la situation (regarder des scènes pornos dans un cinéma avec son ex…), je jubile. Elle écoute d'une oreille attentive les explications de Jouvet : « *En représentant le plaisir féminin, on dit aux femmes qu'elles n'ont pas à avoir honte de leur corps ni de leurs désirs. Qu'elles peuvent avoir une sexualité épanouie et saine elles aussi, sans nécessairement correspondre aux stéréotypes féminins. C'est de l'*empowerment *(prise de pouvoir).* » À la fin, je demande à mon ex : *« Alors, comment as-tu trouvé ça ? »* Elle répond, un peu gênée : « *Maintenant je vois comment la porno peut être utile, comme moyen d'affirmation et pour transformer la honte en fierté…* » Je crois rêver. *« Alors, ça y est, tu changes ta position sur le sujet ? » « Oui.* » Quel *happy-ending* !

EDITH PARÉ-ROY

Les personnages de cette chronique sont fictifs, toute ressemblance avec la réalité serait le fruit du hasard. Les faits, eux, sont bien réels.

Image tirée du film *Too Much Pussy*, d'Émilie Jouvet.

CHOSES, MACHINS, TRUCS



La vérité sur les brosses à dents

Les pharmacies ! Haut lieu de la consommation où je dois choisir entre une multitude de produits destinés à mon hygiène personnelle. Au rayon des brosses à dents, la libre expression de ma personnalité se résume grossièrement entre Oral-B et Colgate. Pire, existe-t-il une différence significative entre les deux ? Soyons franc : il n'y a rien qui ressemble plus à une brosse à dent qu'une autre brosse à dents !

La forme de la brosse à dents (bàd) a très peu changée depuis son invention. Les historiens situent l'apparition de la première bàd en Chine à la fin du XVe siècle. À l'époque, elle avait pour manche une tige de bambou et la brosse était composée de poils de sanglier. Il y a fort à parier que les Chinois ne se brossaient pas les dents trois fois par jour ! Des poils de sanglier ? Adieu la gingivite, mais aussi adieu les gencives ! À l'époque contemporaine, Oral-B a été la première marque de bàd à être mise en marché. Puis arrivèrent une multitude de concurrents.

Ainsi, lorsque ma bàd se met à loucher des poils, je me précipite à la pharmacie pour en choisir une nouvelle. Cette activité, si simple soit-elle, est un exercice exigeant. Il y a trop de choix ! Je peux passer une demi-heure devant la rangée – oui, une rangée – de brosses. À poils souples, mi-souples, durs ; petite tête, grande tête ; manche bleu, orange ; électrique ou avec brosse-langue (heu, quoi ?), etc. Tenterait-on de me convaincre de quelque chose ? Se pourrait-il que la technique enseigné par Passe-Partout soit dépassée ? Même si personne ne verra ma bàd, j'affirme inconsciemment ma différence en décidant d'en d'acheter une orange à poils souples.

En fait, c'est uniquement la quantité faramineuse de choix qui suggère une différence. Après tout, la bàd reste un dérivé synthétique d'une tige de bambou et de poils de sanglier. Toute autre différence se situe dans le territoire subjectif du goût ; phénomène engendré par nos sociétés occidentales où l'expression de l'individualité fait loi. Je me brosse les dents, donc je suis ?

Marketing, marketing

Procter & Gamble effectuait en mars 2009 une étude démontrant que 62 % des Canadiens considèrent qu'il est plus important d'avoir un sourire en santé qu'une bonne condition physique et que 57 % préfèrent des dents blanches à une belle apparence. Et pour avoir un beau sourire, il faut les bons outils !

De ce fait, l'ajout de nouvelles fonctions à un objet aussi élémentaire que la bàd est-il justifié ? En fait, les « fonctions » de la bàd ne sont qu'un jeu de fumée. Prenons par exemple la brosse-langue : j'ai appris à l'adolescence les avantages de se brosser la langue, avant, la chose n'existait pas. Les poils de la bàd nettoyaient-ils mal la langue ?

Un autre phénomène met l'accent sur la diversification ridicule de cet objet : la publicité. Y a-t-il des centres de recherche spécialisés qui dépensent des milliers de dollars pour offrir aux chercheurs des projecteurs holographiques de bàd géante ? Les designers ont-ils des lunettes 3D ?

La propension de la publicité à nous démontrer le caractère hautement scientifique de la bàd apporte une crédibilité pour certains consommateurs. Résultat : je suis debout, devant les cinquante différentes sortes de brosses, et le seul sentiment qui me vient, c'est l'incompétence. Personne ne m'a fourni les outils adéquats pour faire ce choix foncièrement scientifique.

Incapable de faire un choix éclairé, je prends simplement la plus belle ; décision comparable aux choix d'un rasoir ou d'une carte de fête. Ainsi, j'aurais au moins le plaisir d'utiliser un bel objet !

ANDRÉANNE MILETTE

• Portrait •

L'Heureux ruisseaulogue

Contemplation, émerveillement, émotion… des mots qui reviennent souvent au cours d'une discussion avec Charles L'Heureux, passionné des cours d'eau, poète et artiste. Rencontre avec un doux rêveur pour une visite bucolique en plein cœur de Côte-des-Neiges.

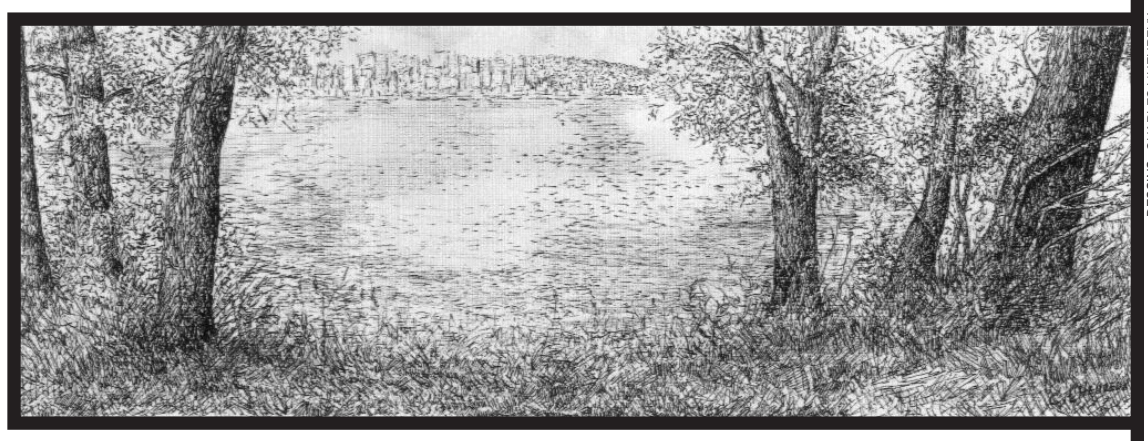
Charles est un amoureux des cours d'eau, un poète des parcs urbains, un amant de la verdure. Pourtant, cet étonnant personnage vit bel et bien à Montréal.

Cet intérêt peu commun, il le tient de sa famille. *« Ce sont mes racines. Mon père et mon grand-père aimaient aussi la nature. Pour moi, cet état de disponibilité à ce qui m'entoure dormait un peu, puis ça s'est réveillé il y a dix ans. »* Depuis, Charles, 43 ans, a arrêté ses études en mathématique, et se consacre essentiellement à sa passion, parallèlement à son travail. Membre de la Société d'histoire de la Côte-des-Neiges, il organise des visites guidées, il fait des recherches, et tient de nombreux blogues sur les cours d'eau et les arbres de Montréal.

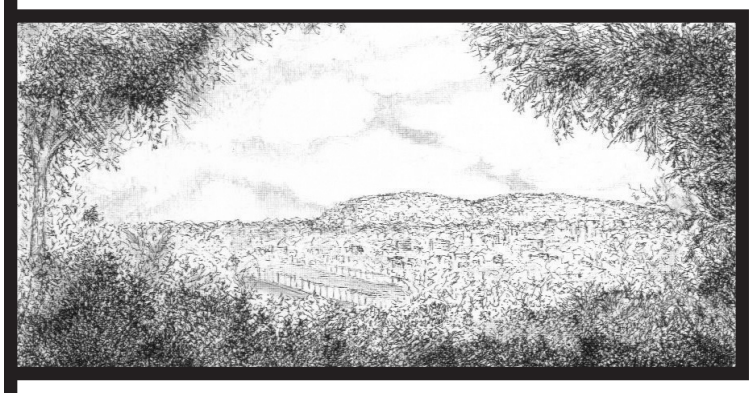
Charles explique son engouement pour la nature avec philosophie. *« C'est la source, l'origine de la vie. Partout dans le monde, l'histoire des conquêtes s'est faite par les grands cours d'eau, les rivières et les fleuves. Les sépultures amérindiennes se trouvaient près de ruisseaux. L'eau c'est la vie : boire, se nettoyer, pratiquer les ablations, les baptêmes, tout tourne autour de l'eau. »*

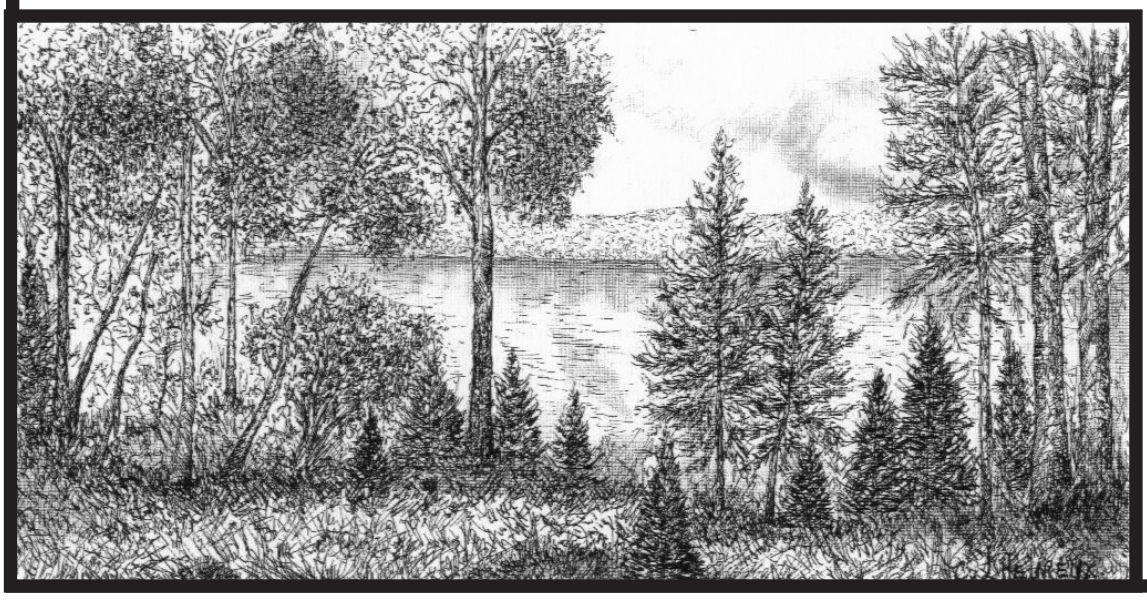
Redécouvrir la ville

Charles passe le plus clair de son temps dehors. *« Même l'hiver, je vais manger mon sandwich dehors. C'est dans mon sang, on descend de gens près de la nature depuis le début de la colonie. Je ne peux pas être entre quatre murs toute la journée, je mourrais ! »* Tous les jours, il se rend ainsi dans ses endroits préférés à Montréal, à savoir le mont Royal ou l'île Sainte-Hélène. Là, il s'assoit, et reste parfois plusieurs heures à contempler la nature. *« J'ai toujours aimé m'asseoir et observer la vie des gens. »* C'est ainsi qu'il fait des découvertes presque tous les jours : un arbre non recensé, un cours d'eau dont il n'imaginait pas l'existence, etc. Le « ruisseaulogue » en herbe m'a d'ailleurs donné rendez-vous au parc Troie, près de la station Côte-des-Neiges, niché au milieu d'un carrefour de voitures beuglantes. Ici, on peut entendre un ruisseau couler, sous la plaque d'égout. L'expert nous explique que ce ruisseau était visible sur les cartes du XIXe siècle et s'appelait le ruisseau de la Tannerie. En effet, au siècle dernier, les tanneurs jetaient les ordures dans le ruisseau. La Ville de Montréal a alors canalisé ses ruisseaux, pour éviter que les effluves pestilentiels envahissent la ville.



DESSINS : CHARLES L'HEUREUX





Méditation bucolique

De ses contemplations, Charles tire des poèmes et des illustrations, qu'il publie sur ses blogues, ou bien pour la Société Internationale d'Arboriculture-Québec. Charles est un rêveur inspiré. *« J'ai un côté assez émerveillé. J'aime contempler, dessiner, exprimer. Me promener dans un parc, c'est comme un pèlerinage. C'est comme de se sentir tout le temps en voyage, mais des fois pas loin. Tu sors de chez toi et tu découvres de nouvelles choses. »*

Cette passion, il la partage avec un réseau d'amis et de collègues. Ils vont ainsi découvrir de nouveaux boisés ensemble et se tiennent au courant de leurs découvertes. *« C'est un petit réseau de* tripeux, *de passionnés d'histoire et de nature. »* Le poète rencontre d'ailleurs des personnalités hautes en couleurs lors de ses promenades. *« J'ai remarqué que chaque montagne a ses pèlerins. Au mont Saint-Hilaire, il y a un type avec une belle moustache blanche, de 70 ans, qui boit l'eau de la source à longueur d'année. Et au mont Royal, on peut croiser Maurice, quand il n'y a personne et qu'il pleut, ou quand il neige. »*

Au cours de la visite, le passionné plein d'entrain m'emmène dans le cimetière de Notre-Dame-des-Neiges. Ici, on peut apercevoir la trace du lit d'une rivière, où poussent des arbres typiques d'un milieu humide, comme l'érable argenté. Charles évoque le temps où les gens venaient en canot récupérer la sève d'érable de ces arbres. Il aimerait valoriser cet endroit, dernier vestige visuel du ruisseau de la Tannerie.

Charles, c'est une ode à la nature à lui seul. Pourtant, il ne fait pas partie d'un mouvement écologiste, comme il l'explique. *« L'amour de la nature, il y a différentes façons de la canaliser. Moi, cela s'exprime par l'émerveillement, et une certaine sensibilité. »* Le temps d'une balade avec Charles, on en oublie les klaxons, marteaux-piqueurs et gyrophares des alentours.

AUDE GARACHON

QUARTIER L!BRE LANCE SON COURRIER DU CŒUR

La pression commençait à se faire forte envers *Quartier Libre*. D'un côté, les étudiants de l'UdeM et leur criant besoin de s'épancher, de l'autre Gina Caretta* et son puissant désir de fournir aux intellectuels un soutien émotif. Portrait et parcours de la nouvelle courriériste du cœur de *Quartier Libre*.

Originaire de l'Abitibi-Témiscamingue, Gina Caretta a tout vu, tout vécu, tout entendu. Sa passion pour le cœur l'a menée vers des horizons sans frontière. D'abord ébéniste, elle a aussi été bergère, sommelière, téméraire, maire, coquine et sans pudeur. C'est une rencontre *(« un face à face tout à fait fortuit »)* avec Jim Carrey qui lui a fait comprendre, en 1993, le don qui l'animait. *« Ses yeux dans mes yeux, Jim m'a fixée pendant un long moment »*, se rappelle-t-elle. *« Tout à coup, c'est comme si j'avais porté un masque toute ma vie, et que je devais enfin m'en débarrasser ; enfin, je pouvais dévoiler mon vrai visage au monde. »*

Gina Caretta a un cœur tatoué dans la main. C'est pour indiquer au monde entier quelle est sa spécialité. *« Il y en a qui portent des cravates, d'autres arborent une bague ou adoptent un langage particulier pour identifier leur statut. Moi, je veux que les gens sachent que je peux les aider »*, relate-t-elle. Fille d'ostéopathes italiens, Gina Caretta parcourt le monde depuis près de 20 ans afin de prêter une oreille attentive aux gens. Elle considère détenir une expérience équivalente à un doctorat en psychologie assorti d'une maîtrise en sexologie (et autres hautes distinctions). *« La thérapie, c'est l'histoire de ma vie »*, commente-elle.

Gina Caretta reçoit **dès maintenant** le courrier du cœur des étudiants de l'UdeM. **Faites parvenir vos préoccupations existentielles à culture@quartierlibre.ca**. Soyez originaux et torturés, et courez la chance de voir **vos problèmes publiés, commentés et réglés** dans les prochains numéros du *Quartier Libre*.

CHRISTINE BERGER

* Gina Caretta est un personnage fictif.

Venez bâtir votre avenir à l'Université Laval

- Votre programme parmi les 217 offerts aux cycles supérieurs
- Une qualité d'encadrement pour assurer l'atteinte de vos objectifs
- Des horaires souples pour s'adapter à votre mode de vie
- Des bourses et salaires d'études à plus de 10 000 étudiants chaque année aux trois cycles
- Un campus vert et un milieu de vie exceptionnel

ulaval.ca/cyclessup 1 877 893-7444

UNIVERSITÉ LAVAL

« Pas besoin de censurer, on passera jamais à la télé », – Jonathan Lord

Créés en août 2009 et animés par le comédien-humoriste Franck Grenier, les Lundis « Humour GHB » en sont actuellement à leur troisième saison au bar l'Hémisphère Gauche situé sur la rue Beaubien. Le principe de ces Lundis GHB (Gore Hard Brutal) : RIRE DE TOUT !

« *Tout ce qui ne se dit pas en public, hé bien on le dit ici* », déclare Franck Grenier lorsqu'on l'interroge sur les spectacles qu'il anime. C'est dans une ambiance bon enfant qu'un *show* de novembre est introduit en musique par Jonathan Lord, un « chouchou » de l'Hémisphère Gauche. La petite trentaine de personnes qui compose le public permet une interaction spéciale avec les humoristes invités. Au programme : pichets de bière à 9 $, vulgarité, blagues sur les handicapés, sur les tueries dans les écoles, sur le sexe et bien d'autres… en somme, rien de trop *gore*. Quand un novice voit pour la première fois l'affiche du *show*, un homme décapité par une tronçonneuse, c'est évident qu'il éprouve un peu d'« anxiété ». Finalement, la soirée n'est pas aussi *trash* qu'annoncée, mais les amateurs d'humour *clean* risquent d'être tout de même assez surpris.

La graine à Franck

L'humoriste Sébastien Ouellet fait pour son apparition spéciale une biographie non autorisée et non officielle de Franck Grenier qui est définitivement destinée à mettre mal à l'aise l'animateur. Il raconte qu'à 14 ans, « *la mère de Franck Grenier l'a surpris dans sa penderie essayant de se couper la graine, car sa première érection lui faisait mal* » ou bien que « *la première fois qu'il est monté sur scène coïncide avec la première fois où une foule lui a vomi dessus* ». Grâce à l'absence de censure, le public plutôt jeune mais surtout averti peut jouir de diverses blagues qui « *sont généralement faites entre amis dans un sous-sol* », comme le souligne Franck Grenier.

Le gore, un style qui pogne de plus en plus

Il y a de plus en plus d'humoristes francophones qui tentent d'aller plus loin dans le politiquement incorrect. Par exemple, le nouveau *one man show* de Mike Ward - Mike Ward s'eXpose -, est officiellement conseillé au 16 ans et plus. Pourtant le concept de l'humour *gore* reste très peu répandu dans la communauté francophone. Seul le bar l'Hémisphère Gauche à Montréal propose des soirées de ce genre. Franck Grenier insiste : « *Si vous avez une* joke *qui risque de faire pleurer les enfants, de vous faire renier par vos parents ou même de faire Dieu se fâcher… C'est aux Lundis GHB qu'il faut la conter !* »

« *Grâce au succès que le phénomène* underground *GHB a remporté lors d'un méga show organisé dans le cadre du Zoofest l'été dernier, Juste pour rire s'est engagé à nous donner une place plus importante lors du festival de l'année prochaine* », relate Franck Grenier. Le dernier lundi GHB de la saison se tiendra le 13 décembre prochain avec une grosse séance de micro ouvert et reprendra pour une quatrième saison au début de février 2011. Pour terminer sur un mot de l'animateur, « *le* gore *c'est comme la gonorrhée, il faut que ça se répande !* »

TIFFANY HAMELIN

DES FILMS POUR LES « GOROPHILES »

***Quartier Libre* vous recommande *Saw 3D*, qui renoue bien avec le style très sanguin des films d'horreur des années 1970, comme *Night of the Living Dead* (1968) de George A. Romero ou encore *The Hills Have Eyes* (1972), premier film de Wes Craven. Scénario à coucher dehors, du sang couleur framboise à revendre, jeu incomparable… bref que du bon rétro !**

Vol au-dessus d'un nid de couscous

« *Montréal est un couscous et le Couscous Comedy Show est Montréal.* » Jadis étudiant à HEC Montréal, Farès Mekideche, alias Uncle Fofi, cherche à allier le *business* au spectacle. Avec un ami, il décide de vendre du couscous congelé aux étudiants de HEC qui n'en peuvent plus des sandwiches de la cafèt'. Puis, s'ennuyant de livrer dans toute la ville, il recentre le commerce chez lui : grimpés sur des congélateurs, des humoristes viennent faire rire les amateurs de semoule. Finalement, Uncle Fofi décide d'investir les bars : son concept occupe d'abord Les Bobards, ensuite Le Grillon, pour finalement entrer au Café Campus, le 22 novembre. Farès Mekideche nous accueille devant ses chaudrons où il prépare son célèbre couscous algérien et aiguise son humour avant la représentation de la soirée.

Quartier Libre : Aujourd'hui, votre spectacle est surtout centré sur l'humour. Vous voudriez l'orienter vers l'actualité. Voulez-vous créer un genre de *talk-show* ?

Uncle Fofi : Exactement, je veux vraiment faire du Couscous Comedy Show un concept d'émission télé. J'aimerais avoir un tour de table assez intéressant, des gens différents, des artistes et des journalistes qui représenteraient vraiment Montréal et le Québec. Je voudrais montrer non pas les étrangers, mais montrer que l'on se mélange. Les Québécois adorent qu'on soit ici. On est là pour vivre et créer tous ensemble. Je veux que le Couscous soit diffusé *live* sur le Web et par la suite, j'aimerais le proposer en tant que pilote à la télé de façon cutanée. Tiens, voilà un mot qui n'a rien à faire ici.

Q.L. : Est-ce que votre public mangera toujours du couscous ?

U.F. : J'ai des idées assez farfelues à ce niveau. Il y a plusieurs façons d'intégrer le concept de bouffe : un train ou un tapis roulant sur lequel des gens proposent les assiettes aux invités, un cuistot au milieu de la table… ou dans une fosse pour ne pas trop gêner les caméras ! On pourrait entendre des bruits de fourchettes, mais les gens auraient le droit de manger avec les mains. On doit sortir des sentiers battus, sans pour autant perdre les bonnes manières. Je veux surtout pousser mon concept de pouvoir se changer les idées.

Q.L. : Vous avez de nombreux projets. Pensez-vous qu'un tournant décisif s'annonce dans votre vie ?

U.F. : Oui. Cette année, on fait un grand pas en avant. Parallèlement, je prépare un *talk-show* tourné vers la musique qui s'appellera le Poutine Show. On va faire chanter Mao Zedong avec Sarkozy. Obama avec Staline. Staline avec Stallone. Tu connais Sylvester Staline, c'est la version communiste du célèbre requin !

PHOTO : DOMINIQUE BERNIER

Q.L. : Qu'est-ce qui vous inspire tous les jours ?

U.F. : Les ambiances : Austin Powers, Les Nuls. Inspecteur Tahar, aussi, qui est très connu en Algérie. Du bon burlesque. Quelque chose d'altruiste : on n'est pas là pour se moquer des gens, on est là pour se marrer. Puis, quand il y aura des trucs plus percutants à dire, on va les dire aussi.

Q.L. : D'où tirez-vous cette énergie, ce besoin de partage ?

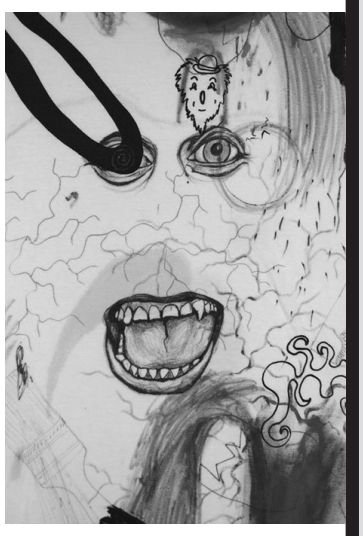
U.F. : C'est mon éducation, je pense. Ma mère, qui a toujours cuisiné pour les gens qu'on connaissait, et mon oncle en Algérie. Mes oncles ! Qui sont très excentriques, fanfarons, qui n'ont jamais refusé une occasion de rigoler. Il faut rester fou sans avoir recours à des artifices, à des filles de joie ! J'espère ne pas perdre la bonne humeur avec les années. J'espère surtout que ça va être de plus en plus con. En résumé, on a un credo en Islam, qui est : « *Merci à Dieu, quoi qu'il en soit* ». Ça résume beaucoup mon travail et ma motivation. Il faut rappeler aux gens que ce n'est pas difficile de se faire plaisir. La base du bonheur implique d'être toujours conscient qu'on a de la chance, qu'on a une bedaine grandissante.

Propos recueillis par VICTOR KLEIN

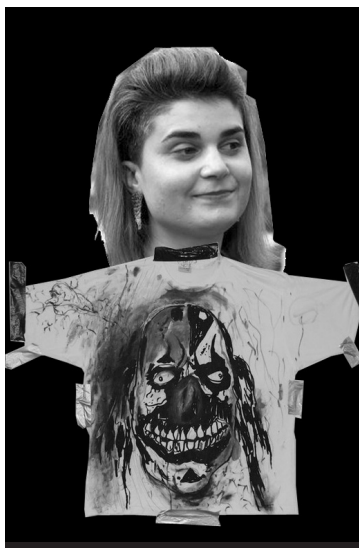
• Mode •

Shit Choc

Arborant un *look* sans limite, l'artiste visuelle Catherine Guérin ne se pète pas les bretelles. Pourtant, elle aurait au moins une raison de se les faire claquer : l'une des créations de sa nouvelle et première collection T-Shits, (des *t-shirts* sérigraphiés, dessinés et peinturés à la main) est actuellement exposée au MoMA PS1 de New York (voir encadré). Habilement vêtue d'un tricot aux motifs de homards, Catherine Guérin présente sa vision du code vestimentaire.



Gros plans sur les designs des T-Shits de Catherine Guérin.



T-Shit de clown exposé au PS1 à New York.

Quartier Libre : Le style semble être un aspect important de votre personnalité, pouvez-vous décrire le vôtre ?

Catherine Guérin : Le style est une partie intrinsèque de ma vie, de mon travail artistique, mais je n'accorde pas une importance prioritaire à mon *look*. Le style est une manière pour moi de ne pas me prendre trop au sérieux. Ça me permet d'apporter une touche humoristique à la banalité de s'habiller. Je veux apporter un peu de folie au quotidien. C'est sûr que ça se reflète dans mon travail. Mes choix sont hyper colorés, ludiques et même comiques. Quand je trouve un vêtement qui me fait rire ou sourire, c'est gagnant ! Mais ce n'est pas non plus une règle de rire tous les jours en m'observant dans le miroir !

Q.L. : Avez-vous des pièces fétiches dans votre garde-robe ?

C.G. : Oui, il y a certaines pièces que je porte et reporte tout simplement parce que je les aime. Il y en a aussi qui sont fétiches parce qu'elles sont plus particulières : j'ai un gros chandail avec des clowns dessus… qui fait jaser un petit peu. Je trouve beaucoup de ces vêtements dans les friperies. Il est rare que j'achète des vêtements neufs.

Q. L : Quelle est votre friperie de prédilection ?

C.G. : La Fripe-Prix Renaissance, au coin de Jean-Talon et St-Laurent. *Yes*, madame !

Q. L : Quels sont les liens entre votre art et votre style ?

C. G : Mon style est une continuité de mon travail, de ma vision artistique. Tout ce que je fais au niveau de la recherche de matériaux dans mon art, habituellement des matériaux pauvres, a rapport avec le fait de magasiner des vêtements usagés. Ensuite, c'est certain que l'aspect coloré, intense, fait partie de mon art et de mes choix vestimentaires. Il y a peut-être aussi un côté de moi qui veut obtenir une réaction de la part des gens, même si ça peut parfois être perçu négativement. Je m'habille en accord avec qui je suis et ce que je fais. Jusqu'à récemment, la mode ne faisait pas vraiment partie de mon travail. Par contre, depuis que j'ai commencé à faire des sérigraphies sur *t-shirt*, j'essaie de combiner le milieu de la mode et celui de l'art.

Propos recueillis par
CATHERINE DESCHAMPS MONTPETIT

Le groupe T-Shit est présent sur Facebook, où il est possible de se procurer des *t-shirts*.

T-SHITS AU MOMA PS1

En termes d'art contemporain, le MoMA PS1 est l'une des institutions les plus importantes des États-Unis. Il est reconnu pour exposer les oeuvres d'art les plus expérimentales de la planète. Le T-shit de Catherine Guérin fait partie de l'exposition « Best of the NY Art Book Fair ».

• Portrait de lieu •

Ciné Parc

Aux confins du Mile-End et du centre-ville, dans le demi-sous-sol d'un petit centre d'achat de quartier, le Cinéma du Parc est une caverne qui regorge de bijoux cinématographiques. Des perles rares de répertoire côtoient une variété de trophées commerciaux. Visite.

Trois salles de projection. Une mezzanine faisant office de galerie d'art. Un coin *snack*, face au à un mur recouvert de critiques de films. Nulle décoration superflue ne vient encombrer cet espace entièrement voué au cinéma. La raison d'être du Cinéma du Parc : présenter des films variés et inaccessibles ailleurs. C'est aussi sa marque de distinction auprès des circuits standards, qui boudent bon nombre d'œuvres qu'il propose. Le cinéma a une astuce : son statut de festival permanent. *« Le Cinéma du Parc n'est pas obligé de passer par les distributeurs québécois, comme doivent le faire les autres salles à Montréal »*, explique Stéphane Burelle, attaché de presse de l'établissement au moment de l'entrevue. C'est un privilège que se partagent de rares salles au Québec, dont le Cinéma Parallèle sur le boulevard Saint-Laurent.

L'originalité de la démarche de l'équipe du Cinéma du Parc est de proposer des films accessibles à tous, en français *et* en anglais (sous-titres dans les deux langues). Tout ça pour l'amour et la poésie des films, dont tout le monde devrait profiter sur un pied d'égalité. *« Il y a encore 4 ans, le cinéma était unilingue anglophone »*, explique Roland Smith, actuel propriétaire et programmateur du cinéma, grand défenseur – depuis 40 ans ! – du cinéma de répertoire. Si l'idée est belle en théorie, en pratique, ça se corse. *« Les gros distributeurs sont difficiles à convaincre,* dit Roland Smith. *Ils ne sont pas tentés d'exporter leurs films vers des milieux francophones. Ils savent que les sous-titres en français déplaisent à leur public anglophone. »* Pour lui, le cinéma bilingue, à l'image de la société montréalaise, est un combat quotidien.

Pas étonnant que le petit lobby attire une faune de cinéphiles cosmopolite : les étudiants de l'Université McGill, située à deux pas du cinéma, côtoient les retraités vivant dans les tours de La Cité. On entend parler le français et l'anglais, mais parfois aussi l'espagnol, le grec ou l'arabe. L'effervescence est avivée grâce à la présence régulière de la presse et d'artistes célèbres ou *underground*.

Le cinéma siège aujourd'hui au sommet d'une longue histoire, parfois laborieuse, souvent fastidieuse. *« En quarante ans, le cinéma a connu quatre administrations principales. Chacune y a laissé un peu de sa personnalité »*, explique Stéphane Burelle. D'abord sous l'emprise des grandes compagnies commerciales que sont United, ancêtre de Famous Player, et Cinéplex Odéon, le cinéma prend vie au début des années 1970. Festivals, rétrospectives et ciné-clubs attirent une clientèle plus nombreuse et variée. Au début des années 2000, le cinéma prend son envol grâce à d'importantes rénovations : 500 000 $ sont consacrés aux salles, à l'équipement et aux films.

Pour ceux qui bâillent à l'idée de voir un film d'auteur, plongés pendant des heures durant dans une salle obscure, il existe des solutions de rechange. Les amateurs de psychologie peuvent se retrouver au ciné-club Psycho, en compagnie d'une bande d'experts en psychothérapie, et discuter d'une œuvre qui aborde l'exploration de l'inconscient. Pendant les soirées Sing-A-Long, on peut chanter gaiement devant une comédie musicale agrémentée de sous-titres, comme au karaoké.

ARIANE LELARGE-EMIROGLOU

À voir au Cinéma du Parc :

- *2010 Cannes Lions*, les meilleures publicités du monde. Du 19 au 25 nov.
- *The Heart of Auschwitz*, présenté au Festival du nouveau cinéma 2010, version originale anglaise, français, portuguaise, polonaise et hébreu, sous-titrée en français et en anglais. Du 23 au 25 nov.
- *You Will Meet a Dark Tall Stranger*, film de Woody Allen, version originale anglaise sous-titrée en français. Du 23 au 25 nov.
- Le 4e festival du Cinéma Brésilien de Montréal. Du 26 nov. au 2 déc.
- *Enter the Void*, de Gaspar Noé, film d'auteur célébré tout au long de son étonnant parcours festivalier. Dès le 26 nov.
- *Oncle Boonmee Who Can Recall His Past Lives*, la palme d'or 2010, dans sa version originale thaï sous-titrée en anglais ou en français. Dès le 26 nov.

• Pour en finir avec Curling •

Le rire nerveux

Tout le monde en parle, personne ne va le voir. Nous étions quatorze dans la salle – j'ai compté –, le jour de la sortie du film. Ce vide a fait naître un lourd silence d'avant-projection, un malaise invivable s'était ainsi installé. Cette ambiance, habituellement peu adaptée au visionnement d'un film, s'est avérée étrangement propice au dernier film de Denis Côté.

Curling, c'est la non-histoire de la famille Sauvageau. Le père, Jean-François (Emmanuel Bilodeau), est un de ces types réservés qui n'aime pas être le centre d'attention. Julyvonne (Philomène Bilodeau) est une jeune fille qui aimerait jouer avec des jeunes de son âge, mais son père ne le lui permet pas. D'ailleurs, il ne veut pas qu'elle aille à l'école non plus. Jusqu'à là, rien de drôle, il faut le dire.

Le rire est satanique,
il est donc profondément humain
– Charles Baudelaire

Denis Côté signe un drame psychologique aux thèmes lourds qui se cadre spécifiquement sur une famille des plus particulières – dans sa banale humilité, tout de même. Drame, par son traitement, ce qui ne supprime aucunement l'attention privilégiée attribuée au rire. Il faut toutefois savoir que ce rire n'est pas innocent ou à gorge déployée. Il ne s'agit pas non plus d'un rire en canne! C'est plutôt un de ces rires nerveux, issus de ces rares moments où le fossé entre ce qui est permis et ce qui est interdit génère une tension insupportable. Ainsi, on se surprendra à rire dans une scène où le personnage découvre une chambre pleine de sang au motel où il travaille: *« Est-ce qu'il faut que j'appelle la police ? »*, demandera-t-il. Des rires étouffés se font entendre dans la salle. On se tait immédiatement: il ne fallait peut-être pas rire, qui sait? Bref, c'est un de ces rires douloureux qui nous poignarde les côtes. On s'en sent coupable et on se questionne sur la moralité même de notre perception du malheur des autres. Et si vous jugez que cela n'est pas un rire qui en vaut la peine, je me demande bien à quel type de blague vous riez.

Portrait d'une région lointaine où la neige réduit le champ de vision à deux mètres devant soi, ce délicat bijou n'a ni histoire, ni rebondissements. C'est une esquisse trouble – et troublante – d'un homme qui a peur et d'une Julyvonne qui doit en subir les conséquences. Par ses pistes et énigmes, Denis Côté en fait un long-métrage prenant, riche en endroits poussiéreux, qu'il nous propose de visiter. Sans en faire l'éloge ou la vente, *Curling* demeure une œuvre accessible et plaisante qui s'inscrit dans le spectre boudé du cinéma d'auteur québécois. C'est une fresque grisante pour ceux qui ont un malin plaisir à rire, alors qu'on demande le silence.

ALVARO SALVAGNO

L'auteur est cofondateur, éditeur
et rédacteur de *Regards*, revue de cinéma en ligne
pour étudiants et jeunes cinéphiles.
regardscinema.com

• L'ultime État d'Urgence •

Du tout inclus pour les exclus

Soleil d'hiver à la playa Émilie-Gamelin, pour l'ultime édition de l'État d'Urgence. Embarquement pour un séjour tout inclus dont personne n'est exclu.

Du soleil dans la rue

Comme chaque année, l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA) prend ses quartiers d'automne sur la place Émilie-Gamelin le temps d'un État d'Urgence, l'évènement culturel de l'itinérance. Cette année, parasols, palmiers, rythmes cubains… les *Very Itinérant People* (VIP) sont à l'honneur. *« Je trouve l'idée géniale »*, estime l'acteur et comédien Stéphane Crête, qui se mobilise pour l'évènement pour la dixième année. Ce presque hiver, il animera un spectacle cabaret. *« L'idée du tout inclus donne une note risible alors que la réalité de ces gens est très lourde: ça fait beaucoup de bien. Et puis les gens de la rue ont aussi beaucoup d'humour et sont capables de rire de leur état »*, explique-t-il.

Un programme à la carte

Le forfait État d'Urgence tout inclus offre aux VIP et autres quidams un festival d'activités et d'animations sur place. Au programme: cirque avec Les 7 doigts de la main, concerts avec L'Orchestre d'Hommes-Orchestres, Philémon Chante ou encore David Marin, mais aussi lectures de contes, slam, théâtre, cinéma sous les étoiles, galerie d'art… Pas de quoi s'ennuyer.

Infos destination pour les touristes

L'État d'Urgence, c'est un évènement-choc culturel, comme le présente Annie Roy, fondatrice de l'ATSA et comédienne: *« L'itinérance, c'est totalement insupportable. Et si les artistes ne peuvent pas se pencher sur les grandes questions sociales, sur ce qui mène le monde, à quoi sert-on ! »* L'ATSA, c'est en effet le terrorisme par l'art: oser une action très médiatisée dans un espace urbain. Pour Stéphane Crête, l'art constitue un lien entre la marge et les normes: *« Les artistes sont des marginalisés, les gens de la rue sont des marginaux. Rien de mieux que l'art pour créer des contacts, en évacuant toute forme de rapport au marché ou à la pitié. »*

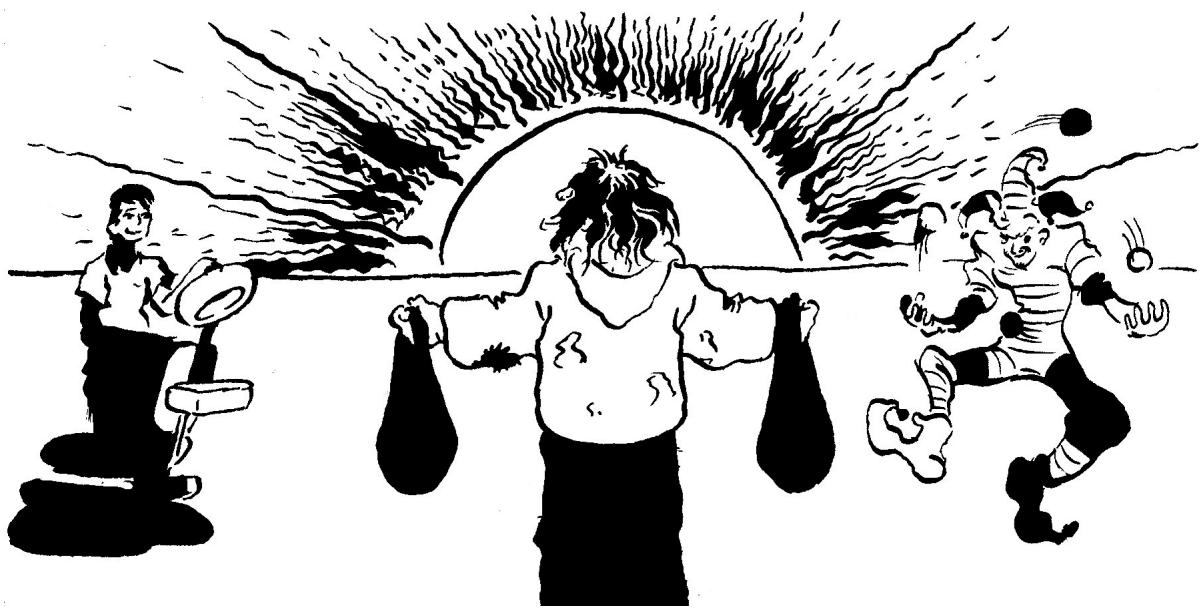


ILLUSTRATION: ALEXANDRE PAUL SAMAK

Une claque rafraîchissante

Soleil, cocktails, parasols… ne vous laissez pas leurrer, on est loin d'être à Copacabana: *« C'est vraiment un* clash, raconte Annie Roy. *Il y a mise en scène de l'hôtel club tout compris, mais cette fois les exclus ne sont pas cachés derrière le paysage léché. »* Créer un conflit visuel pour diffuser le discours, cela peut parfois perturber. Ainsi, chaque année, Annie évoque la peur ressentie par les passants: *« Tout d'un coup, ils sont en minorité, ce n'est pas eux qui ont toute la place publique »*. Pour la comédienne, c'est aussi un questionnement sur l'art: *« Cela fait aussi réfléchir sur cette idée de la perfection, du bonheur en boîte, et à tout ce concept de tourisme culturel qui tend à normaliser les contenus artistiques. »* Sébastien Soldevilla, cofondateur des 7 doigts de la main, est lui aussi sensibilisé à la question de l'itinérance: *« Moi, je crois que les réactions qu'on peut avoir concernant la précarité, ça ne peut pas être quelque chose de mou. Maintenant, la précarité peut toucher n'importe qui du jour au lendemain. »*

L'ultime édition - Coup de balai

État d'Urgence fête ses dix ans, et sans doute sa dernière édition. Les fondateurs du festival on décidé de mettre carte sur table à la présentation de l'évènement, dans une ambiance cubaine, avec bingo, plantes et guacamole. En effet, l'évènement prend trop d'ampleur pour la fondation ATSA. Faute de financement, État d'Urgence, véritable rendez-vous pour les itinérants, risque bel et bien de fermer pavillon l'année prochaine. Annie Roy témoigne: *« Je pense que ce qui va être le plus dur, c'est sur le terrain. L'État d'Urgence, c'est un peu comme Noël chaque année: la tante Thérèse, tu la vois pas chaque année, mais quand tu la vois heureuse, quand elle te prend les deux joues pour te donner un bec, t'es content. »*

AUDE GARACHON

L'État d'Urgence, du 25 au 28 novembre,
place Émilie-Gamelin.

• Coopératives d'artistes •

Opération Compost

La coopérative d'habitation Cercle carré a ouvert ses portes le 1er juillet 2010 : 75 travailleurs culturels et artistes y vivent. C'est la deuxième coopérative d'artistes à voir le jour à Montréal. Balade dans un quartier, rencontre avec les résidents, histoire de composteur.

Les rues sont calmes. L'arrondissement de Ville-Marie est à la fois impersonnel et chaleureux : un Gotham City des beaux jours. Sur le toit d'un immeuble, une créature de ferraille se repaît des rayons du soleil. Arrivé rue Queen, je réalise qu'une porte située au premier étage donne sur le vide. Aussi, la parallèle de Queen n'est autre que la rue King ; on doit encore en rigoler à la commission d'urbanisme. Au bout de la rue, de l'autre côté du fleuve, l'immense silo numéro cinq.

Si les couloirs sont tristes, ouvrir une porte d'appartement s'apparente à soulever le couvercle d'un coffret d'épices

La façade de Cercle carré se dresse devant moi, mur de briques rouges. Elle s'insère parfaitement entre les anciens bâtiments. Le cabinet Douglas Alford, qui a dessiné le projet, respecte l'énergie du quartier et n'en brise pas la composition.

Christiane Vien, présidente du CA, me reçoit dans l'espace de diffusion culturelle Cercle carré. Ce lieu accueille les expositions et les activités communes. Un projet d'œuvres créées collectivement devrait y voir le jour l'année prochaine.

Christiane m'explique que les membres de la coopérative ont décidé d'agir concrètement pour préserver leur environnement. Dans cette optique, Michael Hawrysh, un collaborateur de l'Éco-quartier Saint-Jacques, présente aux artistes leur nouveau composteur suédois – qui est malheureusement introuvable chez Ikea. À cet instant, il est clair que s'impliquer dans une coopérative représente bien plus qu'être seulement copropriétaire.

Les membres sont tous intéressés par le projet, une véritable complicité existe entre les résidents. Sur une vague d'éclats de rire, le groupe contemple la bête. Elle ressemble à ces appareils de loterie, dans les foires et kermesses. D'ailleurs, Jacques Charbonneau, un des importateurs de l'outil, propose d'effectuer un tirage au sort. Les bulletins sont placés à l'intérieur du composteur, il tourne une fois le compartiment et le numéro 708 est pioché. Marie Marais, un des sept membres fondateurs reçoit le trophée : un tablier vert !

La récipiendaire m'accompagne dans l'exploration de la coopérative. Si les couloirs sont tristes, ouvrir une porte d'appartement s'apparente à soulever le couvercle d'un coffret d'épices. Parfums et couleurs se mêlent pour créer un patchwork d'ambiances au sein de l'immeuble.

Marie m'explique qu'il y a trois critères principaux pour intégrer la coopérative. Une première contrainte est le revenu maximum : 75 % des habitants doivent toucher moins de 25 000 dollars par an. Les loyers sont modiques : 503 $ et 577 $ respectivement pour des 3 1/2 et des 4 1/2. Ils servent à rembourser le prêt ayant servi à la construction de l'immeuble et à rendre possibles les activités de l'association. C'est le Groupe Conseil en développement de l'habitation qui a aidé la coopérative dans ses démarches. Aussi, les membres doivent être engagés professionnellement dans le milieu artistique et être prêts à s'investir dans le communautaire. Ce sont eux qui remplissent les charges de différents comités : entretien, relations publiques, finances, bon voisinage…

En quittant le lieu, j'apprends que les artistes sont aussi des entrepreneurs. L'un d'eux gère un commerce de noix dont profitent tous les occupants.

VICTOR KLEIN

Lezarts, l'autre coopérative d'artistes qui est en activité depuis huit ans, se situe dans le quartier Centre-Sud et accueille des créateurs en arts visuels et médiatiques. Les deux organismes font partie de la Fédération des coopératives d'habitation intermunicipale du Grand Montréal. La rumeur court qu'une troisième coopérative se forme dans les environs du Mile-End.

VOTRE **RECETTE** À MOINS DE 5 $

Au secourge !

L'automne n'est-elle pas une saison magique ? Une myriade de couleurs dans les arbres, l'odeur timide de l'hiver attendant son heure, le soleil rayonnant d'une chaleur parfaite, le nez qui coule de façon disgracieuse à cause du froid, le doux bruissement du vent caressant nos joues ! En plus, c'est bien connu, l'automne, c'est le temps du *comfort food*.

C'est le temps de faire de la popote et des conserves en famille pour l'hiver, mais surtout, il est enfin possible de déguster une multitude de courges appétissantes et colorées. Il y en a tellement qu'on ne sait plus où donner de la tête. Certaines sont oranges, beiges, d'autre vertes. Il y en a des boutonneuses, des lisses, des tachetées et même des… suggestives (il s'agit toujours ici de courges). De plus, fait étonnant : elles sont presque toutes comestibles à l'exception des gourdes et des courges décoratives ! De quoi vous mettre l'eau à la bouche et vous faire dégouliner sur votre voisin immédiat, non ?

Sur ce, prenez place confortablement, courez enfiler votre pyjama de flanelle (tout le monde en a un, même vous, étudiants universitaires) et prenez note de ma recette fétiche d'automne.

Mon hypoglycémie, ma recette

Parfois, il m'arrive d'avoir des rages de sucre. Évidemment, c'est toujours dans ce genre de moments qu'il n'y a absolument rien contenant du sucre dans le garde-manger, sauf peut-être du ketchup. Tragédie. Voilà tout de même une occasion de laisser libre cours à ma créativité. Mon seul objectif : que ce soit comestible et sucré ! Pas trop de pression.

Sur un rythme reggae de circonstance – Bob –, je prends les ingrédients à portée de main

POSOLOGIE
pour contrer votre rage de sucre automnale

- Citrouille miniature
- Pot de confiture de framboises
- Beurre
- Crème glacée à la vanille (découverte par chance au fond du congélo)

Avec un bon couteau, parce que la citrouille a une carapace plutôt tenace, il faut couper le dessus de la citrouille (le *top*), afin de pouvoir vider celle-ci de ses graines (qui par la suite peuvent être cuites au four avec du sel, miam !)

COURGE POLITIQUEMENT INCORRECTE À LA MODE

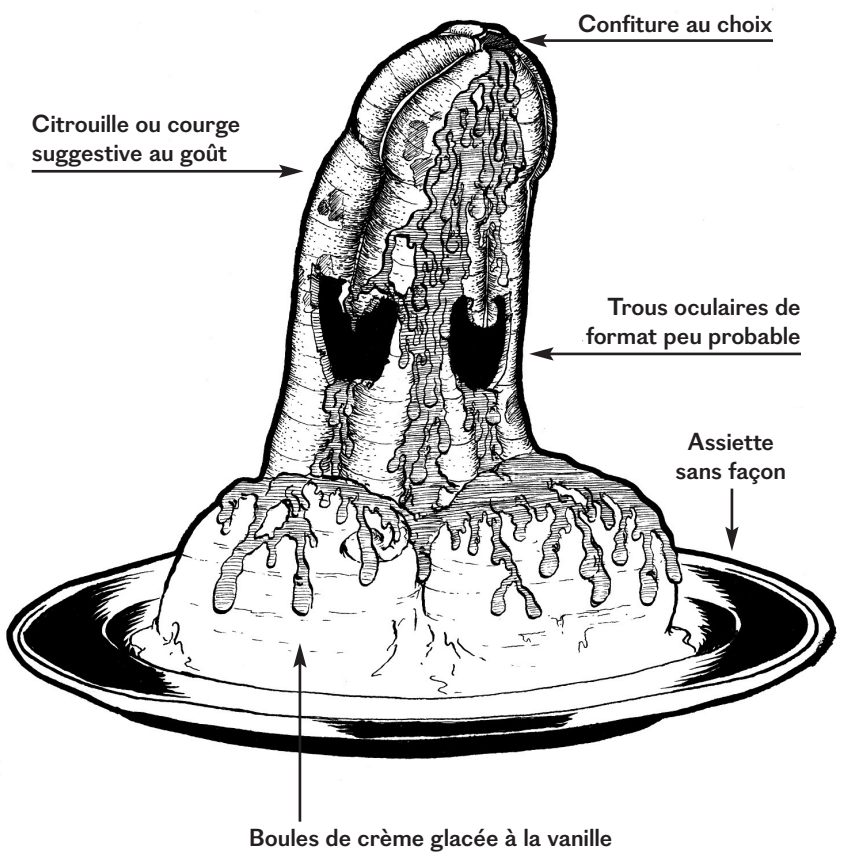


ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

Ensuite, spontanément, garnir la citrouille de confiture ainsi que d'une noix de beurre. Mettre le tout au four (environ à 475 °F) jusqu'à ce que la chair de la courge soit tendre. Finalement, il ne reste plus qu'à servir chaud avec une boule de crème glacée.

Ahhh ! Extase gustative ! La citrouille et son délicat goût d'amande mélangée avec la framboise et la vanille !

Mission accomplie. Moi : 1, Rage de sucre : 0 !

STÉPHANIE HAMEL

Sudoku

				8		4	3	7
					4			2
7					3	1		
		9	3	6			1	
	8			5	2	7		
		3	7					8
1			2					
9	2	6		3				

Solutions sur quartierlibre.ca

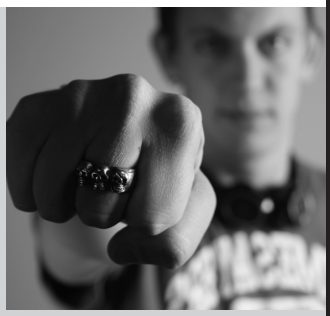
© 2008 PageFiller Ltd and Associates www.pagefiller.com

HOROSCOPE ET MÉTÉO

Du 23 novembre au 22 décembre, la terre vibre au rythme du Sagittaire. Selon toutes sources disponibles, le Sagittaire maîtrise les cuisses et le foie (différemment du Scorpion, qui lui, gère mieux les organes sexuels et l'anus.) Optimiste et idéaliste, le Sagittaire est également logique et paternaliste. Aujourd'hui, demain, et sans doute la semaine prochaine aussi, le Sagittaire vivra d'amour et d'alcool fort, d'une part parce qu'il peut se le permettre, d'autre part parce qu'il annonce beau, mais en-dessous de 0°C.

UN PEU DE BON **SON**

Et si Gainsbourg était encore vivant ?



Né Lucien Ginsburg en 1928 et mort Serge Gainsbourg en 1991, « l'homme à tête de choux », Gainsbarre pour les intimes, n'a pas obtenu de son vivant la reconnaissance qu'il aurait méritée. Tout au plus a-t-il réussi à se construire l'image du poète maudit et d'alcoolique pervers qu'il est devenu par la force des choses. Rendons à Serge ce qui lui appartient, imaginons comment il aurait pu virer si on lui avait donné une vingtaine d'années de plus à vivre.

Pour rappel, les quatre derniers albums de Serge Gainsbourg ont balayé l'essentiel des possibilités musicales contemporaines. En s'essayant au reggae en 1979 (*Aux armes et cætera*) et en 1981 (*Mauvaises nouvelles des étoiles*), Gainsbarre prend un virage totalement nouveau. Aussi improbable que cela puisse paraître, ces deux disques ont été enregistrés avec les I Threes, Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, musiciens ou choristes Jamaïcains de renommée, affiliés aux Wailers de Peter Tosh et de Bob Marley. Rien que ça !

En 1984 la musique électronique commence à se démocratiser et les icônes gaies naissantes (Madonna, Wham !, etc.) en usent et abusent dans la pop. Avec *Love on the beat*, un album électro aux fortes connotations homosexuelles, Serge franchit une nouvelle étape dans la provocation. Les paroles sont volontiers décadentes, graveleuses, voire pernicieuses. Les productions synthétiques pour leur part assurent une véritable ambiance de « boîte échangiste ». *You're under arrest* sort en 1987 et s'inscrit dans le même état d'esprit. Serge signe un album-concept autour du « détournement de mineures » et s'oriente plus vers la funk… et le hip-hop : ce n'est peut-être pas encore tout à fait assumé mais, les rythmiques s'en approchent très fortement. Même s'il est parfois un peu caricatural, ce dernier disque annonce toute la force créative qu'il reste à Gainsbarre.

1991 devait être l'année du blues, ce sera l'année de la mort. Rattrapé par ses excès, Serge Gainsbourg succombe des suites de son second arrêt cardiaque. Derrière lui une lignée d'enfants et d'ex-femmes plus ou moins talentueuse essaye de se tailler la part du lion. J'ai pourtant essayé de placer l'artiste sur l'échiquier musical de 2010 et voilà ce que j'ai déduit.

Serge ne pourrait plus vivre en France. Sa réputation et ses aspirations ne corresponderaient plus à l'Hexagone. New York comme lieu de résidence ? Serge aurait eu du mal avec l'anglais à long terme. Non, je pense très sérieusement que le génie aurait fini par venir s'échouer sur le Plateau.

Qu'aurait-il trouvé à Montréal ? Sûrement pas de l'affection pour ses manières de Français archétypique, mais plutôt quelques bons artistes avec qui collaborer. Cœur de pirate tout d'abord, que l'on imaginera aisément en nouvelle muse du vieux dégueulasse (malgré les 61 ans de différence). Il lui écrirait des textes, elle les chanterait avec naïveté et espièglerie… bref, le parfait amour ! Pour le reste, on peut aisément imaginer un Gainsbarre s'éclatant sur la scène du Centre Bell aux côtés de Chromeo. Ces derniers font de l'électro-funk percutante avec talent et nonchalance : tout ce que Serge aurait adoré. D'ailleurs, leur nouvel album contient une pépite en français (« J'ai claqué la porte »), qui aurait probablement été sublimée par une écriture un peu plus pointue.

JUSTIN D. FREEMAN

MUSIQUE

Votre chance d'avoir du *fun*

Le groupe new-yorkais Fun sera en spectacle à la Sala Rossa le 29 novembre. Le trio, composé de Nate Ruess, Andrew Dost and Jack Antonoff, a sorti son premier album *Aim and Ignite* au mois d'août 2009. Leur musique *pop-indie* pétillante est dans la même veine que Jack's Mannequin et Panic ! Leur tube coloré « Walking the dog » a récemment été utilisé par l'agence de voyages Expedia dans l'une de ses publicités. Au début du mois, le groupe entamait tout juste sa tournée britannique, aux côtés du groupe Paramore. Jack Antonoff, guitariste de la formation, répond aux questions de *Quartier Libre*.

PHOTO : ÉRIC FRITSCHI

Quartier Libre : Pourquoi avez-vous choisi « Fun » comme nom de groupe ?

Jack Antonoff : Un soir, à table, tout le monde proposait des suggestions de noms amusants. Quelqu'un a lancé « Ice cream ». On s'est regardé, en se disant : « on brûle ! ». Puis un autre a proposé « Fun ». On hésitait sur le coup. Six mois ont passé, et on a gardé le nom. Ni trop précis, ni trop évocateur, on peut s'en inspirer librement pour créer notre musique.

Q.L. : En quoi l'idée de « fun » influence-t-elle votre musique et vos concerts ?

J.A. : C'est simple : la seconde où l'un de nous n'aura plus de *fun* dans le *band*, nous arrêterons tout. Soit on se donne à 110 %, soit on ne fait rien. C'est la même chose quand on veut passer du bon temps.

Q.L. : Vous souvenez-vous d'une anecdote de tournée particulièrement drôle ?

J.A. : Mon Dieu, tout un tas de souvenirs me revient en tête ! C'est sûr qu'il y a la fois où Nate, Andrew et moi avons dormi dans la même chambre à Londres. À 5 h du matin, heure maudite, on planait comme des imbéciles sur le décalage horaire ! Sinon, Nate a perdu une dent sur scène hier, devant 12 000 spectateurs. C'était plutôt épique.

Q.L. : Qui est le membre le plus comique du groupe ?

J.A. : Andrew. Parce que sans même le vouloir, il remet à la mode l'art du *slapstick* [NDLR : un genre d'humour basé sur des actes de violence volontairement exagérés].

Q.L. : Quelle est votre chanson la plus drôle ?

J.A. : « Walking the dog », seulement parce que les paroles d'origine étaient : *« walking the dog cause the cat is dead »*. Parfois, elles me reviennent en tête quand on joue la chanson…

Propos recueillis par ARIANE LELARGE-ÉMIROGLOU

SOYEZ DRÔLES ET GAGNEZ !

GAGNEZ une paire de billets pour le spectacle de Fun à la Sala Rossa le 29 novembre ! Consultez cet article sur quartierlibre.ca, et commentez-le par une phrase drôle. Le meilleur commentaire se méritera les billets. Gagnant dévoilé le 26 novembre sur cette même page.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*